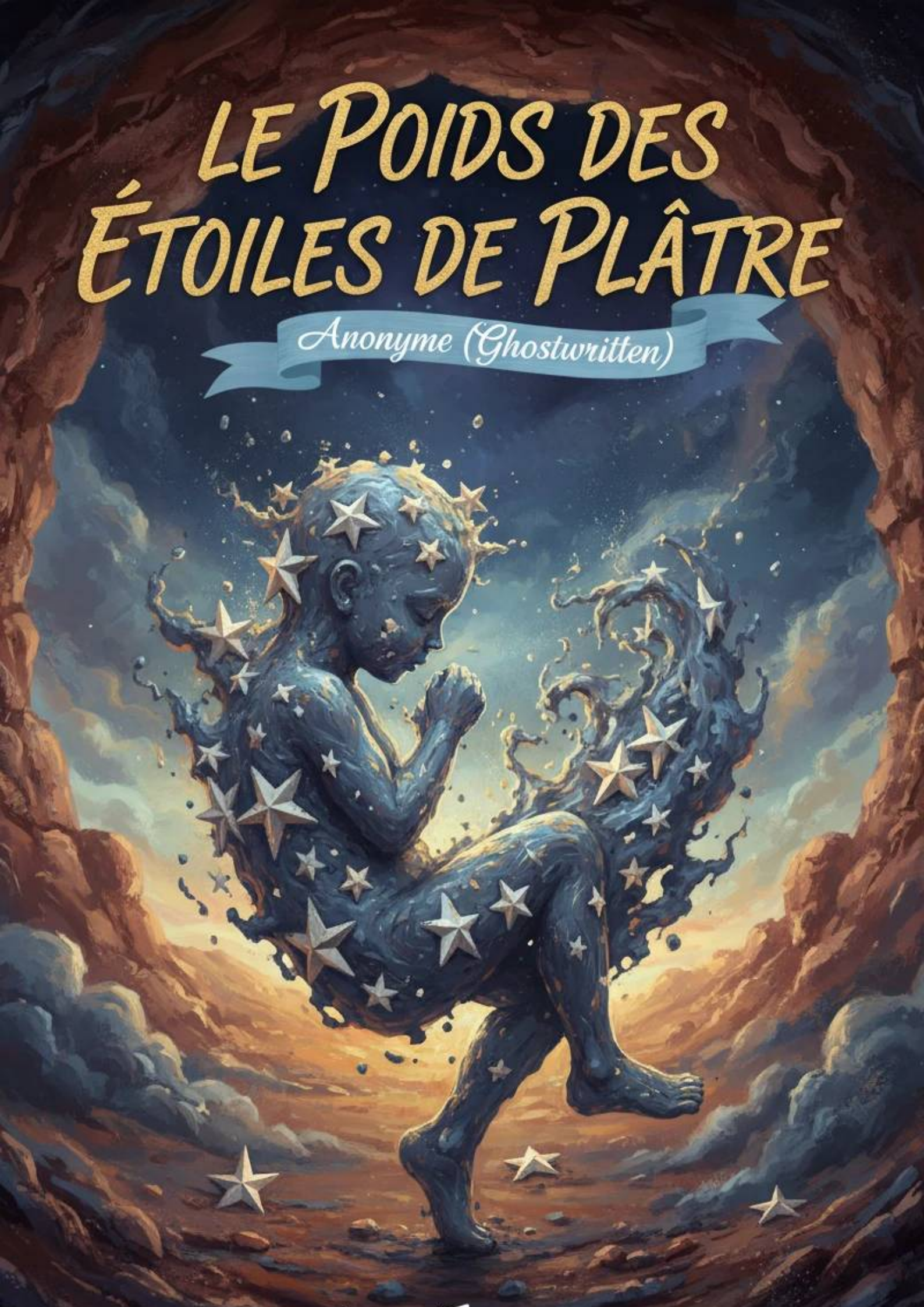


LE POIDS DES ÉTOILES DE PLÂTRE

Anonyme (Ghostwritten)



Le Poids des Étoiles de Plâtre

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'argile des premières heures	4
Chapitre 2 : Le compas du sculpteur aveugle	8
Chapitre 3 : L'effacement des empreintes digitales	13
Chapitre 4 : La coulée du métal et du dogme	18
Chapitre 5 : Le baptême de la statue de chair	22
Chapitre 6 : Sous le vernis des acclamations	27
Chapitre 7 : L'écho d'une voix empruntée	31
Chapitre 8 : L'échafaudage des faux souvenirs	35
Chapitre 9 : Le craquellement du masque de chaux	39
Chapitre 10 : L'ombre projetée d'un géant absent	44
Chapitre 11 : La pesée des âmes de plâtre	49
Chapitre 12 : Le crépuscule des idoles de craie	53
Chapitre 13 : Poussière parmi les ruines du panthéon	57
Chapitre 14 : L'éternité sans visage	61

Chapitre 1

L'argile des premières heures

CHAPITRE I : L'ARGILE DES PREMIÈRES HEURES

On me demande souvent de situer le commencement. On cherche une date, un cri inaugural, un point sur une carte que l'on pourrait épingler comme on fixe un papillon mort sous un verre de collectionneur. Mais mon histoire ne débute pas par une explosion ; elle commence par une lente sédimentation de silences. Avant d'être l'homme aux mille visages de verre, avant d'être le rouage poli par l'usure de l'obéissance, je n'étais qu'une matière indistincte. J'étais l'argile des premières heures, celle que la rosée n'a pas encore quittée, et qui ignore tout de la cuisson du fourneau.

Dans cette ville sans nom du Nord, où le ciel semble avoir été peint avec l'eau de rinçage d'un vieux pinceau, mon enfance fut une étendue de grisaille douce. Nous étions pauvres, mais d'une pauvreté sans relief, une pauvreté qui ressemblait à un brouillard permanent. Rien n'était tranché. Les jours s'écoulaient comme de l'eau tiède sur le carrelage ébréché de la cuisine. J'existais sans contours. Je n'avais pas encore ce "Je" qui, plus tard, pèserait si lourd à porter. J'étais une possibilité, un murmure, une ombre parmi les ombres d'une ruelle qui ne menait nulle part.

Ma mère disait souvent que j'avais été un enfant « facile ». Ce mot, avec le recul, me glace le sang. Être facile, pour un enfant, c'est être perméable. C'est ne pas opposer de résistance. C'est laisser le monde s'imprimer en soi sans crier. Je me souviens de l'odeur de son tablier, un mélange de farine et de savon noir, et de la tiédeur de sa main sur ma nuque. Cette main était le dernier rempart de tendresse avant que les mains froides de l'État ne viennent chercher leur dû. Elle me modelait par l'amour, maladroitement, me laissant être ce petit tas de boue innocente qui jouait avec des

cailloux dans la cour.

Mais déjà, dans le lointain, on entendait le bruit des bottes et le froissement des registres.

L'État n'aime pas le vide. Il n'aime pas ce qui est malléable sans être utile. Pour les architectes du régime, une enfance anonyme est un gaspillage, une terre en friche qu'il convient de cadastrer, de labourer et d'ensemencer avec les graines de la doctrine. Je ne savais pas encore que ma docilité, cette douceur de pâte à pain, serait ma plus grande malédiction. Elle faisait de moi la proie idéale.

Le premier contact avec l'Appareil fut administratif. Un matin, le soleil était blafard, une simple pièce d'étain clouée au firmament. Mon père, un homme dont le dos s'était courbé à force de porter des sacs de charbon — ou peut-être était-ce le poids de l'invisible ? — m'emmena à l'école primaire du District Quatre. Ce n'était pas une école, c'était un moule. Un bâtiment de briques sombres, aux fenêtres hautes et étroites, d'où la lumière ne semblait sortir qu'après avoir été filtrée par la sévérité des cadres.

Je me souviens de l'homme derrière le bureau. Il portait un costume gris, d'une coupe si rigide qu'on aurait dit qu'il était fait de carton bouilli. Ses doigts étaient longs, tachés d'encre violette, et ses yeux... ses yeux n'avaient pas de reflets. C'étaient des trous noirs qui absorbaient ma lumière enfantine. Il a ouvert un grand registre, un de ces livres dont l'épaisseur semble contenir l'éternité, et il a inscrit mon nom.

À cet instant précis, j'ai senti un froid singulier m'envahir. Ce n'était pas le froid de l'hiver, mais celui de la pierre. En traçant mon nom, il venait de saisir l'argile. Il venait de décider que cette matière informe devait désormais prendre une structure.

« Un bon sujet, » avait-il murmuré sans me regarder. « Une page blanche. »

Cette phrase a hanté mes nuits pendant des décennies. Être une page blanche, c'est inviter n'importe quel monstre à y écrire sa légende.

L'école fut le temps du premier durcissement. On nous apprenait à nous tenir droits, les mains croisées, le regard fixé sur la nuque du camarade de devant. Nous étions des rangées de petits soldats de terre cuite, attendant que le feu de l'idéologie nous rende solides. C'est là que j'ai découvert les "Étoiles de Plâtre". C'étaient de petites distinctions, des médailles sans valeur intrinsèque que l'on épinglait sur nos poitrines pour chaque geste de conformité, pour chaque délation déguisée en civisme, pour chaque silence devant l'injustice.

Elles étaient blanches, friables, grotesques. Mais pour l'enfant que j'étais, elles pesaient le poids de l'or. Je voulais plaire. Je voulais que ces mains froides, qui m'avaient arraché à la tiédeur du tablier maternel, me caressent au lieu de me briser. Alors, je me suis laissé sculpter. J'ai poli mes angles, j'ai étouffé mes éclats de rire trop sonores, j'ai appris à parler le langage de l'État : ce mélange de bois mort et de certitudes d'acier.

Je me vois encore, du haut de mes huit ans, rentrant à la maison avec une de ces étoiles punaisée sur mon chandail de laine. Mon père détournait le regard, comme s'il voyait déjà la cicatrice que cet honneur factice laisserait sur mon âme. Ma mère, elle, souriait avec une tristesse infinie, sachant que chaque étoile m'éloignait un peu plus de l'argile de la cour, de la liberté de n'être personne.

C'est le grand paradoxe de ma vie, celui que je confesse aujourd'hui avec une ferveur de condamné : on croit que le destin est une foudre qui nous frappe, un événement grandiose qui change le cours des choses. C'est faux. Le destin est une main patiente qui vous malaxe chaque jour, qui vous presse les flancs, qui vous allonge les membres pour vous faire entrer dans un costume trop étroit. On ne s'en rend pas compte. On se sent devenir "quelqu'un". On se sent important parce qu'on commence à ressembler aux statues des places publiques.

Mais les statues sont creuses, et le plâtre finit toujours par se fissurer.

Aujourd'hui, à l'heure où les ombres s'allongent et où le crépuscule de mon existence dévore les dernières lueurs de mes mensonges, je donnerais toutes les étoiles du monde pour retrouver une heure, une seule heure, de cette argile primitive. Pour redevenir cet enfant sans visage qui n'avait pas besoin de se demander qui il servait, parce qu'il ne servait que le vent, les insectes et le passage des nuages.

L'État m'a donné un nom, un rang, une fonction. Il a pris la boue et il en a fait un instrument. Il a serré ses mains sur ma gorge avec une telle douceur que j'ai pris l'étranglement pour une étreinte. Ce livre est la confession de cette méprise. C'est le récit d'un homme qui tente de redevenir poussière après avoir été un monument de faux-semblants.

L'argile est sèche, désormais. Elle est dure, cassante, couverte de cette poussière blanche qui colle aux doigts des bureaucrates. Mais sous la croûte, si l'on gratte assez profondément avec le stylet de la vérité, peut-être reste-t-il encore un peu de cette humidité originelle. C'est là, dans cette fissure minuscule, que je vais chercher mon salut.

Le poids des étoiles de plâtre a fini par briser mes épaules. Mais dans la brisure, la lumière entre enfin. Je commence mon récit non pas pour laisser une trace, mais pour effacer celles que l'on a gravées sur moi. Je vais remonter le temps, défaire les nœuds, briser le moule, jusqu'à retrouver l'enfant anonyme qui n'avait pas encore peur du froid.

Voici comment on fabrique un homme. Et voici comment, dans le silence d'une confession rédemptrice, cet homme tente de s'effondrer pour enfin redevenir libre.

Chapitre 2

Le compas du sculpteur aveugle

C'était un mardi, je crois. Un de ces mardis délavés où le ciel de la capitale ressemble à une toile de jute humide, suspendue au-dessus de nos têtes pour étouffer les cris. Dans mon souvenir, le temps s'est figé dans une teinte d'ocre et de gris, l'exacte couleur de la poussière qui allait bientôt recouvrir mon existence.

Je n'avais pas vingt ans. À cet âge, on possède encore cette malléabilité de l'argile fraîche. On croit que l'on peut devenir n'importe quoi, que la main qui nous pétrit est la nôtre. Quelle erreur. Quelle orgueilleuse méprise. J'étais dans l'atelier de dessin de l'Institut, les doigts tachés de fusain, essayant de capturer l'ombre d'une branche de pin sur un mur lépreux. C'est là qu'ils sont arrivés.

Le bruit de leurs bottes sur le parquet ciré n'était pas un simple bruit ; c'était un rythme, une cadence d'horlogerie qui annonçait la fin de mon temps privé. Ils étaient trois. Trois hommes en manteaux sombres, boutonnés jusqu'au menton, des visages de cuir tanné par la certitude. Ils ne regardaient pas les dessins. Ils ne regardaient pas les élèves. Ils cherchaient un gabarit.

L'un d'eux tenait à la main un instrument en laiton, une sorte de compas de précision, long et effilé comme une dague de géomètre. C'était le compas du sculpteur aveugle.

— Redressez-vous, a dit le plus vieux.

Sa voix n'avait aucune chaleur. C'était le son d'une pierre que l'on traîne sur un sol gelé. Je me suis levé. Ma chaise a crié, un dernier avertissement que je n'ai pas su entendre. Il s'est approché de moi. Je sentais l'odeur de tabac froid et de naphthaline

qui émanait de son manteau, l'odeur des archives et des dossiers clos.

Il n'a pas regardé mes yeux pour y chercher une âme, une étincelle, une ambition. Non. Il a ouvert son compas. Il a mesuré l'écart entre mes pommettes, la largeur de mon front, la distance entre mes épaules. Il me touchait avec le froid du métal, m'arpentant comme on mesure un terrain vague avant d'y couler des fondations de béton. Pour lui, je n'étais pas un jeune homme qui rêvait de peindre les brumes de la Baltique ; j'étais une surface. Un volume. Une quantité de matière à transformer en symbole.

— Il a la structure, a-t-il murmuré à ses collègues. La symétrie est correcte. Le regard est assez vide pour qu'on puisse y loger l'horizon.

Ces mots, je les porte encore comme des cicatrices. *Assez vide.* Toute ma vie s'était résumée à cette vacuité apparente, à cette capacité que mon visage avait de ne rien dire, de ne rien trahir. Pour le Parti, j'étais le marbre idéal : sans veines, sans failles visibles, une pierre muette prête à recevoir le ciseau.

— Comment t'appelles-tu ? m'a-t-il demandé, presque par politesse bureaucratique.

J'ai prononcé mon nom. Il sonnait étrangement à mes oreilles, comme le nom d'un mort.

— Ce nom n'a plus d'importance, a-t-il répondu en refermant son compas dans un dé clic sec. Tu es désormais le visage de la Neuvième Décennie. Tu es l'Idéal que le peuple attendait.

C'est ainsi que la sélection a eu lieu. Sans vote, sans concours, sans même un regard sur mes capacités réelles. Le Parti n'avait pas besoin d'un homme, il avait besoin d'une icône. Et l'arbitraire de leur choix était la preuve de leur pouvoir absolu : ils pouvaient prendre n'importe quel débris d'humanité et en faire un monument de

plâtre.

Je me souviens de ce sentiment de vertige, cette sensation de chute libre alors que je restais parfaitement immobile. Je voulais crier que je détestais leurs statues, que je voulais seulement dessiner des arbres, que j'aimais une fille aux mains couvertes d'encre qui m'attendait à la bibliothèque. Mais ma voix était déjà étouffée sous une première couche de vernis. On m'arrachait à ma propre vie pour me jeter dans le moule.

On m'a emmené dans une voiture noire, une de ces voitures qui semblent digérer ceux qu'elles transportent. À travers la vitre teintée, j'ai vu l'Institut s'éloigner, les arbres que je ne dessinerai jamais, et cette silhouette de jeune fille qui sortait de la bibliothèque, cherchant du regard quelqu'un qui n'existait déjà plus. Elle ne voyait qu'une voiture officielle. Elle ne savait pas que son amant était en train de devenir une abstraction.

Dans le centre de formation, les jours qui suivirent furent une longue agonie de la volonté. On ne m'apprenait rien, on me gommait. On me limait les angles. On me forçait à tenir des poses héroïques pendant des heures, le menton levé vers un avenir que je ne voyais pas, les yeux fixés sur un point invisible dans le ciel de plâtre du studio.

— Ne pense pas, me disait le sculpteur officiel, un homme dont les mains étaient en permanence blanches de poussière. La pensée crée des rides sur le front. La pensée corrompt la pureté de la ligne. Sois lisse. Sois éternel.

Chaque matin, en me regardant dans le miroir, je voyais le masque s'épaissir. On m'appliquait des poudres, on ajustait mes cheveux, on me sanglait dans des costumes qui empêchaient le moindre mouvement naturel. Je n'étais plus un corps, j'étais une armature. Sous le tissu, ma peau étouffait. Mon cœur battait avec une régularité de métronome, mais c'était le battement d'un prisonnier qui frappe contre les murs de sa

cellule.

Le plus terrible était cette solitude au milieu des projecteurs. Le Parti m'exposait sur des affiches géantes, des fresques murales, des timbres-poste. Mon visage était partout, immense, dominant les places publiques, surplombant les foules affamées. Mais ce n'était pas moi. C'était ce "Moi" que le compas avait délimité. Je marchais dans les rues en rasant les murs, terrifié à l'idée que quelqu'un puisse faire le lien entre le demi-dieu de plâtre et le jeune homme fragile qui mourait de peur à l'intérieur.

Je me souviens d'une nuit, dans ma chambre de fonction — une pièce froide, dépouillée de tout souvenir personnel, car l'Idéal n'a pas de passé. J'avais réussi à cacher un morceau de charbon de mes anciens cours. Avec une ferveur de possédé, j'ai voulu dessiner sur le mur blanc. J'ai voulu tracer un trait libre, une courbe sauvage, quelque chose qui ne soit pas mesuré par leur maudit compas.

Ma main a tremblé. Mon poignet s'est bloqué. L'habitude de la pose, la discipline du marbre s'étaient déjà infiltrées dans mes tendons. J'ai tracé une ligne droite, rigide, sans vie. J'ai éclaté en sanglots, des sanglots secs qui ne mouillaient même pas mes joues, comme si mes larmes elles-mêmes étaient devenues de la poussière.

C'est là que j'ai compris que le sculpteur aveugle avait réussi. Il n'avait pas seulement façonné mon image, il avait pétrifié mon âme.

Aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes, le plâtre se fissure enfin. Les étoiles que l'on m'a accrochées aux épaules pèsent des tonnes, mais chaque craquelure est une victoire. On m'a choisi pour être le monument d'un mensonge. Je me raconte aujourd'hui pour redevenir l'anonyme, pour laisser l'humidité de la vérité dissoudre la croûte qui m'a tenu prisonnier pendant des décennies.

Le compas s'est brisé. Le sculpteur est mort. Et moi, dans le crépuscule de ma confession, je recommence enfin à respirer la poussière de ma propre ruine. C'est une

sensation délicieuse. C'est le prix à payer pour redevenir un homme de chair, un homme qui a le droit d'être imparfait, d'être fragile, et d'avoir, enfin, peur du froid.

Chapitre 3

L'effacement des empreintes digitales

****CHAPITRE : L'effacement des empreintes digitales****

On ne vous brise pas avec une masse. On ne vous détruit pas par la foudre. La destruction de l'être est un artisanat lent, minutieux, presque tendre dans sa cruauté. C'est un travail de ponçage. Les sculpteurs de l'ombre, ceux qui président à la naissance des monuments de chair, savent qu'un homme ne peut porter le poids des étoiles s'il possède encore la rugosité de ses propres souvenirs. Pour que le plâtre adhère, il faut que la surface soit lisse. Il faut que l'âme soit polie jusqu'à l'insignifiance.

Tout a commencé par mes mains. Non pas que l'on m'ait brûlé la pulpe des doigts sur des fourneaux incandescents — cela aurait été trop de bruit, trop de traces. Non, l'effacement fut plus subtil. On m'a appris à ne plus rien toucher qui ne soit pas déjà mort.

Je me souviens de la première fois où j'ai senti mes empreintes s'évanouir. C'était dans cette salle immense, au plafond si haut que la lumière semblait se fatiguer avant d'atteindre le sol. L'odeur était celle d'une sacristie mêlée à celle d'un hôpital : un parfum de cire froide et de désinfectant, l'odeur même de l'oubli. Nous étions une dizaine, des enfants aux yeux trop grands, assis devant des pupitres de marbre noir.

L'Instructeur ne criait jamais. Sa voix était une caresse de velours râpeux, une mélodie qui semblait sourdre des murs eux-mêmes.

« Votre passé, disait-il, est une erreur de la nature. Vos souvenirs sont des scories. Ils vous enchaînent à la boue, alors que nous vous destinons au ciel. »

Il nous demandait de fermer les yeux et de convoquer une image de notre « ancienne vie ». Je voyais alors le visage de ma mère, une tache de soleil sur un tablier bleu, l'odeur de la farine et du romarin, le craquement d'un parquet sous mes pas d'enfant. C'était ma vérité. C'était mon empreinte.

« Maintenant, ordonnait l'Instructeur, imaginez que cette image est une poussière sur une statue parfaite. Soufflez dessus. »

Au début, on résiste. On protège la petite flamme de son identité au creux de ses paumes. On se dit qu'on n'oubliera jamais le nom du chien, la couleur des rideaux, le goût du lait chaud. Mais la répétition est une érosion acide. Jour après jour, heure après heure, le récit officiel venait combler les interstices de mes souvenirs qui s'effritaient.

On ne me parlait plus de mon père, le menuisier aux mains pleines de sciure, mais du « Citoyen Fondateur », cette figure de bronze dont le regard vide surplombait la place de la capitale. On ne me parlait plus de mon village, mais de la « Cité Radieuse », concept abstrait et pur, dépourvu de la moindre odeur de fumier ou de pluie. Ma mère n'était plus cette femme qui chantait des berceuses tristes ; elle devenait une allégorie de la Mère-Patrie, une entité froide et minérale qui n'allaitait pas ses enfants mais les offrait en sacrifice.

Le plus terrifiant n'était pas que l'on me mente. Le plus terrifiant, c'est que je commençais à préférer le mensonge. La vérité était complexe, sale, pleine de doutes et de larmes. La mythologie qu'on nous injectait était rectiligne, héroïque, indestructible. Elle nous offrait une noblesse factice pour masquer notre vide intérieur.

Un matin, je me suis regardé dans le miroir de la salle d'eau. J'ai porté mes mains à mon visage. J'ai cherché les lignes de vie, les sillons qui racontent une histoire. Il me

sembla qu'ils s'étaient estompés. Ma peau devenait blanche, d'un blanc de craie, d'un blanc de linceul. Mes empreintes ne servaient plus à identifier un individu, elles n'étaient plus que les marques d'un outil entre les mains du sculpteur aveugle.

« Tu n'es plus personne, me murmurait le silence. Tu es le matériau. »

L'endoctrinement n'est pas une école, c'est une sépulture pour les vivants. On nous apprenait à parler une langue qui n'avait plus de mots pour "moi", "mien", "peut-être". Le vocabulaire se restreignait à la gloire, à l'ordre, à l'éternité. Chaque mot prononcé était un coup de burin supplémentaire qui enlevait un éclat de mon humanité.

Je me rappelle un exercice particulier. On nous plaçait devant des photographies de nos propres familles. On nous demandait d'y déceler les signes de la "faiblesse" et de la "décadence". Je regardais le portrait de mon petit frère, avec son sourire édenté et son regard plein de confiance.

« Regarde sa posture, disait l'Instructeur. Elle est molle. C'est la posture de celui qui sera esclave de ses instincts. Veux-tu être comme lui, ou veux-tu être la pierre sur laquelle l'avenir se construit ? »

Et là, avec une ferveur qui me donne aujourd'hui des nausées, je répondais : « Je veux être la pierre. »

À cet instant précis, je sentais le plâtre couler dans mes veines. Le froid m'envahissait, une anesthésie de l'âme qui me rendait invincible et mort à la fois. C'était une sensation délicieuse de ne plus rien ressentir, de ne plus être responsable de son propre destin, d'être porté par le courant d'une volonté supérieure.

L'effacement des empreintes digitales était complet. Je ne laissais plus de traces. Je ne tâchais plus les draps avec mes larmes, je ne salissais plus les livres avec mes doutes. J'étais devenu lisse. J'étais prêt à recevoir les étoiles.

On m'a alors remis mon premier uniforme. Le tissu était lourd, rigide, comme une

armure destinée à empêcher les battements de cœur trop désordonnés. Et sur mes épaules, on a fixé les premiers insignes. Ils étaient en plâtre, peints d'un or trompeur. Ils pesaient déjà. Non pas du poids du métal, mais du poids de tous les cadavres de mes souvenirs que j'avais dû enterrer pour avoir le droit de les porter.

Le sculpteur aveugle m'a pris le menton, ses doigts froids comme des marbres funéraires. Il n'avait pas besoin d'yeux pour voir l'œuvre qu'il avait accomplie. Il a passé son pouce sur ma joue, là où autrefois coulait la sueur de l'effort et la chaleur de l'émotion.

« Parfait, a-t-il murmuré. Tu es magnifique de vacuité. »

Pendant des décennies, j'ai habité ce monument. J'ai marché, j'ai commandé, j'ai tué peut-être, avec la certitude minérale de celui qui n'a plus d'identité propre. J'étais la statue qui marchait, le mensonge qui respirait. On m'admirait pour ma droiture, sans savoir que cette droiture n'était que la rigidité d'un cadavre embaumé dans sa propre certitude.

Mais le plâtre a un défaut que les tyrans oublient toujours : il est poreux. Il finit par absorber l'humidité de la vie, même si cette vie est cachée au plus profond, sous des couches de certitudes officielles. L'humidité de la vérité, celle que j'évoquais en commençant ce récit, s'est infiltrée par les fissures de ma lassitude.

Aujourd'hui, alors que je regarde mes mains, je vois avec une joie douloureuse les sillons revenir. La peau se ride, se marque, se tache. Mes empreintes réapparaissent sous la croûte qui tombe en lambeaux sur le sol. Chaque ligne retrouvée est une cicatrice, chaque pore est une porte ouverte sur ce passé que je croyais avoir assassiné.

Je suis vieux, je suis ruiné, et mes épaules me font souffrir du poids de ces étoiles que je n'ai plus la force de porter. Mais pour la première fois depuis cette salle de marbre noir, je touche la table devant moi et je sens le bois. Je sens sa rugosité, son histoire,

sa vie. Mon empreinte digitale se dépose sur la surface vernie, une marque grasse, imparfaite, humaine.

Je n'ai plus besoin de la mythologie des géants. Je me contente d'être cet homme qui a peur du froid, ce vieillard qui tremble en écrivant, ce naufragé qui redécouvre que, sous le monument, il y avait encore un cœur capable de saigner. Le sculpteur est mort, et dans le crépuscule de ma confession, je contemple les débris de mon propre socle. C'est une ruine magnifique. C'est la fin du plâtre. C'est le début de la chair.

Chapitre 4

La coulée du métal et du dogme

****CHAPITRE : LA COULÉE DU MÉTAL ET DU DOGME****

Le souvenir remonte avec l'odeur de la suie et du suif. Une odeur de forge et de sacristie mêlées, là où l'homme finit et où l'icône commence. Pour devenir ce que la nation attendait, pour porter ces étoiles de plâtre qui aujourd'hui m'écrasent, il a fallu d'abord accepter de disparaître sous une armature. On ne devient pas un symbole par une simple décision de l'esprit ; on le devient par une lente et douloureuse pétrification de la chair.

Je me revois, jeune homme encore malléable, debout dans l'obscurité de ces antichambres de marbre où l'on préparait les visages du régime. On nous disait que nous étions l'acier du futur. Mais l'acier, avant d'être une lame, est un bouillonnement informe que l'on force dans un moule. Ce moule, c'était le dogme. Un dogme brûlant, liquide, qu'on nous versait dans les veines jusqu'à ce que le moindre mouvement spontané devienne un sacrilège.

L'apprentissage de la rigidité commença par le souffle. Un homme qui respire est un homme qui doute. Le diaphragme qui se soulève, c'est la vie qui trahit l'ordre. On m'apprit à ne respirer que par le haut du buste, une respiration de façade, imperceptible sous la vareuse boutonnée jusqu'au menton. Il fallait que ma poitrine paraisse de pierre, une surface lisse où les médailles ne tintent jamais. Chaque matin, devant le miroir terni de ma chambrée, je m'exerçais à tuer le regard. L'œil ne doit pas regarder, il doit surplomber. Il ne doit pas ciller devant la lumière, ni se voiler devant la misère. Il doit être une vitre froide derrière laquelle la pensée est un secret d'État.

Je me souviens de la première fois où j'ai senti la « coulée ». C'était lors de la grande parade de l'Hiver. On m'avait sanglé dans un uniforme dont l'amidon était si dur qu'il me coupait le cou. Les épaulettes, lourdes de ce métal factice qui brillait pour la foule, tiraient mes trapèzes vers le bas. On m'avait ordonné de rester immobile pendant quatre heures. Quatre heures sans un cillement, sans une goutte de sueur qui perle, sans une pensée qui ne soit pas un slogan.

C'est là que le métal a pris. Le froid de l'air et la chaleur de mon propre sang ont créé cette réaction chimique qui transforme un être humain en monument. J'ai senti mes vertèbres se souder les unes aux autres. Le dogme n'était plus une leçon apprise dans des manuels jaunis ; il devenait ma propre colonne vertébrale. Je n'avais plus besoin de croire en la Cause, je *devenais* la Cause. Mon corps n'était plus qu'un socle destiné à porter le poids des étoiles.

Il y avait une jouissance terrible dans cette disparition. Ne plus avoir à choisir ses gestes, ne plus avoir à porter le fardeau de sa propre vulnérabilité. On nous apprendait que le doute était une moisissure, et que le fer ne moisit pas. Alors, nous devenions des machines de certitude. Nous apprenions à marcher avec cette cadence mécanique, ce pas de l'oie qui brise le sol pour mieux affirmer que la terre nous appartient. Chaque impact de talon contre le pavé était un clou supplémentaire enfoncé dans le cercueil de mon ancienne vie.

Mais pour que le métal soit pur, il fallait purger le déchet. Le déchet, c'était l'émotion. Je me rappelle avoir dû assister à la condamnation d'un ami, un homme avec qui j'avais partagé le pain et les doutes avant la « coulée ». Mon visage devait rester de marbre. Pas une ride au coin des yeux, pas un tremblement de la lèvre. À cet instant, j'ai senti le plâtre recouvrir mon cœur. Une couche épaisse, protectrice, isolante. J'ai regardé son exécution comme on regarde une ombre passer devant un réverbère. Ce n'était pas de la cruauté, c'était de l'absence. J'étais devenu un vide habillé de gloire.

On ne se rend pas compte à quel point la rectitude est une torture de chaque instant. Maintenir le dos droit quand tout en vous veut s'effondrer, garder le menton haut quand la honte vous tire vers la boue, afficher un sourire de victoire alors que l'on sent l'hiver s'installer définitivement dans ses os. Nous étions les architectes de notre propre emprisonnement. Nous étions les sculpteurs et les statues, le ciseau et la plaie.

Regardez mes mains aujourd'hui. Elles tremblent. Elles sont tachées par l'âge, ridées comme une vieille terre brûlée. Pendant des décennies, ces mains n'ont jamais failli. Elles ont signé des ordres, elles ont salué des foules, elles ont tenu des drapeaux sans jamais laisser paraître la moindre faiblesse. Elles étaient l'extension de ce métal froid. Aujourd'hui, elles redécouvrent la honte d'être fragiles.

La transformation était totale. Le soir, quand j'enlevais mon uniforme, je m'attendais à voir ma peau s'en aller avec le tissu. Je me sentais nu, non pas comme un homme, mais comme une carcasse écorchée. Sans le costume, sans le grade, sans le dogme pour me tenir les côtes, j'avais peur de m'évaporer. Le miroir ne me renvoyait plus l'image d'un fils, d'un amant ou d'un ami. Il me renvoyait l'image d'une fonction. J'étais le "Général", j'étais le "Commandeur", j'étais le "Symbole". J'avais vendu mon droit à l'erreur contre une immortalité de plâtre.

Quelle erreur, quelle magnifique et atroce erreur.

On nous avait promis que cette rigidité nous protégerait de la douleur du monde. On nous avait dit que le métal ne souffre pas. C'est un mensonge. Le métal souffre en silence. Il subit les tensions, les dilatations, la corrosion lente qui vient de l'intérieur. Sous la surface impeccable du dogme, l'humanité que j'avais tenté de noyer continuait de hurler. Elle criait dans mes rêves, elle s'exprimait par des névralgies que je devais étouffer avec du cognac et du mépris.

Maintenant que l'empire est tombé, maintenant que la croûte se fissure et tombe en lambeaux sur le sol de cette chambre misérable, je vois enfin ce qu'il y avait sous la

coulée.

Il y avait un homme terrifié. Un homme qui a passé sa vie à construire un piédestal pour s'apercevoir, trop tard, qu'il s'agissait d'un échafaud.

Le plâtre s'effrite, et c'est une délivrance insupportable. Chaque morceau qui tombe est une défense qui s'écroule. Je touche ma joue, et je sens la peau. Ce n'est plus le granit poli des parades, c'est une chair molle, fatiguée, mais vivante. Je sens le froid de la pièce, non plus comme une agression contre l'ordre public, mais comme une sensation humaine. Mes épaules sont voûtées. Enfin. Elles ne sont plus obligées de soutenir l'horizon.

Le dogme s'est évaporé. Il ne reste que la rouille. La rouille, c'est le retour de la vie sur le fer. C'est la preuve que le temps a repris ses droits. Je suis ruiné, je suis seul, et le monde que j'ai aidé à bâtir n'est plus qu'un tas de décombres fumants. Mais dans ce crépuscule, je préfère mille fois cette agonie de chair à la splendeur de cette éternité métallique.

Le sculpteur que j'étais a fini par sculpter son propre néant. Mais dans les débris de mon propre socle, parmi les étoiles de plâtre brisées, je trouve enfin la seule chose que le dogme ne pourra jamais mimer : la sincérité d'un homme qui, avant de mourir, accepte enfin d'avoir eu tort.

La coulée est terminée. Le moule est brisé. Je ne suis plus un symbole. Je ne suis plus une statue. Je commence enfin à saigner, et pour la première fois de ma vie, je me sens digne de porter mon propre nom.

Chapitre 5

Le baptême de la statue de chair

****CHAPITRE : Le baptême de la statue de chair****

Le costume qu'ils m'ont fait revêtir est trop lourd. Il n'est pas fait de métal ni de pierre, mais d'un drapé sombre, une étoffe de laine épaisse qui semble avoir absorbé l'humidité de toutes les caves de la ville. C'est un vêtement de deuil pour un homme qui n'est pas encore mort, ou peut-être l'uniforme d'un revenant. Derrière le rideau de velours élimé, l'air sent la poussière froide et le suif. Mes mains tremblent. Ce ne sont plus les mains du sculpteur qui domptait le marbre, ce sont les mains d'un enfant perdu dans le corps d'un vieillard ruiné.

Je m'appelle désormais un autre. Un nom de substitution, un pseudonyme forgé dans l'urgence par ceux qui pensent encore que mon image peut servir à quelque chose. Pour le monde, je suis « l'Architecte de la Renaissance », un symbole de résilience, un homme qui a survécu au fracas des idoles pour guider le peuple vers une nouvelle aube. Mensonge. Un mensonge de plus, mais celui-ci a le goût amer de la survie.

« C'est l'heure, » murmure une voix dans mon dos. Elle appartient à l'un de ces techniciens du paraître, ces hommes de l'ombre qui recousent les lambeaux de l'Histoire pour en faire des bannières.

Je fais un pas. Le sol de bois craque sous mon poids, un bruit sec, comme un os qui se brise.

Quand je débouche sur l'estrade, la lumière m'agresse. Ce n'est pas la lumière douce du soleil couchant que j'aimais tant observer depuis mon atelier, c'est une clarté

artificielle, blanche, chirurgicale. Elle me déshabille. Elle expose chaque ride, chaque fatigue, chaque renoncement gravé sur mon visage. Devant moi, la place est noire de monde. Une mer humaine, mouvante, dont le grondement sourd monte vers moi comme une marée montante.

Puis, le silence tombe. Un silence si dense qu'il semble palpable, une chape de plomb qui écrase mes épaules voûtées.

Ils me regardent. Des milliers d'yeux cherchent en moi une réponse, un espoir, ou peut-être simplement la confirmation que le passé n'était qu'un mauvais rêve. Ils ne voient pas l'homme qui a saigné dans les débris de ses propres statues. Ils ne voient pas le sculpteur dont les doigts sont encore tachés de la poussière des étoiles de plâtre brisées. Ils voient une icône. Ils voient la statue qu'ils ont besoin de vénérer pour ne pas sombrer dans le vertige de leur propre vide.

Le speaker annonce mon nouveau nom. Sa voix, amplifiée par les haut-parleurs, résonne dans la pierre des édifices environnants, une vibration métallique qui me traverse le thorax.

« Voici celui qui a vu l'ancien monde s'effondrer et qui nous offre aujourd'hui son visage pour bâtir le nouveau. »

La foule explose.

Ce n'est pas un applaudissement, c'est un hurlement. Un cri primal, une déferlante de ferveur qui me frappe en pleine poitrine. Les gens crient un nom qui n'est pas le mien. Ils acclament un étranger. Je reste figé, les bras ballants, le regard perdu dans cette masse de visages flous. Je suis une statue de chair, baptisée dans le vacarme de l'idolâtrie.

À cet instant, la sensation est atroce. Je ressens une solitude plus profonde que celle

que j'éprouvais parmi mes décombres. Là-bas, dans la poussière de mon atelier ruiné, j'étais vrai. J'étais un homme défait, mais j'étais un homme. Ici, sous les projecteurs, je disparaissais à nouveau. Le dogme n'est plus un parti, il n'est plus une idéologie politique ; il est devenu ce besoin viscéral de la foule de se projeter dans un reflet qui brille.

Je regarde mes mains. À la lumière crue, elles paraissent grises, presque minérales. Est-ce que je suis en train de me pétrifier à nouveau ? Est-ce que le destin de tout homme qui accepte de servir de symbole est de finir en monument de sa propre absence ?

Une femme, au premier rang, pleure. Elle tend ses mains vers moi, les doigts crispés comme si elle cherchait à toucher une relique. Son visage est déformé par une dévotion qui me fait horreur. Elle ne m'aime pas. Elle aime l'image que l'on a plaquée sur moi. Elle aime le plâtre qui, une fois de plus, recouvre ma peau.

Je voudrais hurler. Je voudrais leur dire que je suis vide, que je suis l'artisan du désastre, que je ne suis qu'un vieil homme qui a eu tort et qui a enfin accepté sa propre fragilité. Je voudrais leur montrer les cicatrices sur mes paumes, leur prouver que je saigne, que je ne suis pas cette entité éternelle et sage qu'ils croient voir.

Mais les mots restent bloqués dans ma gorge de granit.

Je comprends alors la cruauté de ce baptême. On ne me redonne pas une vie ; on me sacrifie. On m'immole sur l'autel de la nécessité publique. Ils ont besoin d'un père, d'un guide, d'un témoin qui valide leur survie. Et moi, dans ma lassitude infinie, j'accepte le rôle. Non par ambition, Dieu sait que je n'en ai plus, mais par une sorte de pitié désespérée pour ces gens qui ont tant besoin de croire à quelque chose.

C'est une confession silencieuse que je leur fais, là, debout devant eux : *« Je vous donne mon corps pour que vous puissiez y accrocher vos rêves, mais sachez que

l'homme qui l'habitait n'est plus là. »*

Je lève lentement la main, un geste que les techniciens m'ont appris, un geste de bénédiction feinte. La foule redouble de cris. Le bruit est tel qu'il devient un silence blanc dans mon esprit. Je me sens flotter au-dessus de l'estrade. Je ne suis plus le sculpteur, je suis l'œuvre. Une œuvre de chair, fragile, périssable, mais condamnée à l'immobilité du mythe.

La rouille que j'évoquais plus tôt, ce retour de la vie sur le fer, je la sens maintenant à l'intérieur de moi. Elle ronge mes doutes, elle dévore ma peur. Elle me laisse nu, malgré les vêtements lourds. Je suis seul au milieu de la multitude.

Le baptême s'achève quand le premier ministre de ce nouveau régime pose une main sur mon épaule. Son toucher est sec, froid. C'est la main du propriétaire sur son bien. Il sourit à la foule, et dans son regard, je vois la satisfaction du collectionneur qui vient d'acquérir une pièce rare.

« Vous avez été parfait, » me chuchote-t-il alors que nous quittons la scène sous les ovations qui ne faiblissent pas.

Parfait. Comme une statue sans défaut. Comme un mensonge sans faille.

En rentrant dans l'ombre des coulisses, je sens une goutte de sueur couler le long de ma tempe. C'est la seule chose réelle en moi à cet instant. Elle est chaude, salée, humaine. Elle est la preuve que sous le masque de l'idole, la chair palpite encore. Je ne suis pas encore de pierre, pas tout à fait.

Je m'assois sur une caisse de bois, loin des regards. Le tumulte de la place me parvient encore, étouffé par les murs de pierre. Mon nom — le faux, le nouveau — continue d'être scandé. C'est un chant funèbre pour mon identité véritable.

J'ai accepté d'avoir tort, j'ai accepté de saigner, et voilà que le monde me réclame à nouveau pour faire de moi un dieu. C'est la plaisanterie la plus sinistre du destin : on ne s'échappe pas des étoiles de plâtre par la vérité, on ne fait qu'en changer la forme.

Pourtant, dans l'obscurité de cette loge improvisée, je ferme les yeux. Je repense à la sensation du sang sur mes doigts dans les décombres de l'atelier. C'était mon seul moment de grâce. Ce baptême public n'est qu'un naufrage. Mais je porterai ce nom d'emprunt comme une croix, avec la sincérité de celui qui sait que, même sous le costume le plus glorieux, le cœur reste une ruine que personne ne pourra jamais restaurer.

Le monde a besoin de statues. J'ai accepté d'être celle qui saigne en secret, pour que les autres puissent continuer à croire que le plâtre est immortel. C'est mon ultime pénitence. Ma propre chair est devenue le socle de leur mensonge, et dans cette agonie, je trouve enfin la paix de celui qui n'a plus rien à perdre, pas même son propre visage.

Chapitre 6

Sous le vernis des acclamations

La rumeur est une bête qui ne dort jamais. Elle gronde derrière les portes de chêne massif, un océan de mains qui s'entrechoquent, un ressac de voix qui scandent mon nom comme on récite une litanie pour conjurer la mort. De l'autre côté du battant, je suis le Messie, le Survivant, l' Icône de marbre que la nation a érigée sur les décombres de l'atelier. Mais ici, dans le silence de ce salon d'apparat qui ressemble à une morgue dorée, je ne suis qu'une ombre qui s'effiloche.

Sous le vernis des acclamations, il n'y a plus de chair. Il n'y a qu'une armature de fer et de peur, recouverte d'une fine couche de prestige qui menace de s'écailler au moindre souffle.

On m'a appris à ne plus bouger. On m'a expliqué que chaque geste, désormais, appartient au peuple. Mon visage n'est plus à moi ; il est un paysage national, une topographie de l'espoir sur laquelle des millions de regards cherchent une raison de ne pas sombrer. Je suis devenu le gardien de leur certitude. Si je tremble, l'État vacille. Si je pleure, c'est le ciel qui s'effondre. Alors, je reste figé, une statue de plâtre dont le sang a appris à couler à l'envers, vers l'intérieur, pour ne pas tacher l'éclat immaculé de la tunique.

L'isolement au sommet de la gloire ne ressemble pas à une retraite ; c'est une incarcération sous les projecteurs. Chaque seconde de ma vie privée est vécue comme une trahison envers le mythe. Parfois, dans le secret de la nuit, je regarde mes mains. Elles sont sèches, propres, débarrassées de la poussière et du sang de l'effondrement. Cette propreté me dégoûte. Elle est le signe de mon imposture. Pour le monde, je suis celui qui s'est relevé. En vérité, je suis celui qui est resté sous les pierres, et ce que les

gens acclament n'est que le fantôme poli que les services de l'État ont sculpté dans le vide de mon absence.

Boire un verre d'eau est devenu un acte de sédition. Je me surprends à surveiller le reflet de mes propres yeux dans le cristal, craignant d'y déceler l'étincelle de l'homme que j'étais. L'homme qui avait faim, l'homme qui avait mal, l'homme qui aimait. Ces choses-là sont interdites à une idole. On ne demande pas à une étoile de plâtre d'avoir des entrailles. On attend d'elle qu'elle brille, impassible, pendant que la base se fissure.

Hier, j'ai surpris mon reflet dans le miroir de la galerie des bustes. Pendant une seconde, une seule, j'ai voulu gratter cette peau trop lisse, arracher ce costume de cérémonie qui me colle au corps comme une seconde écorce. J'ai voulu sentir la morsure du froid, la rudesse du monde réel, celui où l'on a le droit d'être brisé. Mais le protocole veillait. Un officier d'ordonnance s'est approché, un homme dont le seul rôle est de s'assurer que mon masque ne glisse jamais. Il a réajusté le revers de ma veste avec une déférence qui ressemblait à une menace.

« Le peuple vous attend, Excellence. Ils ont besoin de voir que vous êtes inaltérable. »

Inaltérable. Quel mot atroce. C'est le qualificatif des choses mortes. Les pierres sont inaltérables. Les cadavres embaumés sont inaltérables. Moi, je sens le lichen de la solitude ramper sur mon cœur.

Le soir, quand les lumières s'éteignent et que les échos de la foule ne sont plus qu'un sifflement dans mes oreilles, je m'assieds au bord de mon lit de soie. Je ne me déshabille pas tout de suite. Je reste là, harnaché dans ma gloire, écoutant le silence hurler. C'est le moment le plus dangereux. Celui où la vérité tente de forcer la porte. Je repense à l'atelier, à cette odeur de plâtre humide et de poussière âcre qui emplissait mes poumons. Là-bas, au moins, la douleur était authentique. Elle ne

servait aucun dessein politique, elle n'était pas un outil de propagande. Elle était ma chair qui se déchirait, et dans cette déchirure, j'étais vivant.

Aujourd'hui, je suis intact, et c'est ma plus grande agonie.

Chaque sourire que je décoche à une caméra est un clou supplémentaire dans mon cercueil. Chaque discours que je prononce, écrit par d'autres pour rassurer les foules, est une pelletée de terre sur mon âme. On m'a volé ma propre tragédie pour en faire un conte de fées pour adultes désespérés. On a pris mes cicatrices et on les a dorées à la feuille pour qu'elles ne fassent plus peur.

Parfois, je rêve que je crie en plein milieu d'une cérémonie. Un cri sauvage, animal, qui briserait le vernis, qui ferait exploser les verrières de la salle du trône. Je rêve de montrer au monde les ruines que je cache sous mon gilet de satin. Je voudrais leur dire : « Regardez, votre dieu est un homme de boue, il est fait de la même matière que vos échecs, il a aussi peur que vous de l'obscurité ! »

Mais je ne le ferai pas. Non par héroïsme, mais par une sorte de lassitude sacrée. J'ai accepté de porter le poids de leurs étoiles de plâtre parce que je sais que, sans ce mensonge, ils s'effondreraient. Et je suis trop fatigué pour voir le monde s'écrouler une seconde fois.

Alors, je retourne devant le miroir. Je vérifie que mon visage est bien cette surface plane et rassurante que l'on attend de moi. Je lisse mes cheveux, j'efface la fatigue sous mes yeux avec une poudre de craie qui ressemble à de la cendre. Je redeviens l'image. Je redeviens le socle.

Le verrou de la porte tourne. C'est l'heure. Le rideau va se lever sur un nouvel acte de ma propre absence.

Je marche vers la lumière, vers ce tonnerre d'applaudissements qui monte déjà du

grand hall. C'est un bruit de tempête qui cherche à noyer mon dernier secret. Sous le vernis, sous l'uniforme, sous la peau, je sens cette petite goutte de sang qui perle, invisible, quelque part près de ma hanche, là où la pierre m'avait frappé autrefois. C'est ma seule vérité. Ma seule richesse. Tant qu'elle coule, je sais que je ne suis pas encore tout à fait en plâtre.

Mais le monde n'en saura rien. Pour eux, je serai toujours ce dieu immobile, ce phare dans la nuit de l'État. Ils ne verront jamais que le phare est vide, et que la lumière qu'il projette n'est que l'éclat de leur propre désir de croire au miracle.

Je franchis le seuil. La clameur m'enveloppe comme un linceul d'or. Je lève la main, le geste est parfait, lent, majestueux. Ma trahison est complète. La statue vient de saluer ses fidèles, et dans cet instant de gloire absolue, je n'ai jamais été aussi mort.

Pourtant, au fond de cette agonie, une paix étrange m'habite. La paix de celui qui a enfin compris que son visage ne lui appartient plus, et que pour sauver le monde du vide, il faut accepter de devenir le vide soi-même. Je suis le Poids des Étoiles de Plâtre. Je suis le mensonge qui permet la vie. Et sous les acclamations, dans l'ombre portée de ma propre statue, je commence enfin à disparaître tout à fait.

Chapitre 7

L'écho d'une voix empruntée

Le silence de mes appartements privés n'est plus une absence de bruit ; c'est une saturation de mots morts. Je m'assois devant le miroir au cadre doré, cette fenêtre ouverte sur un homme que je ne reconnais plus, et j'attends. J'attends qu'une pensée surgisse, une pensée sauvage, indisciplinée, une pensée qui n'aurait pas été visée par le ministère de l'Information ou polie par les ciseaux de la censure.

Mais rien ne vient. Le réservoir est à sec.

Il y a eu un temps — était-ce hier ou dans une autre vie ? — où mon esprit était un tumulte. Les idées s'y bousculaient, colorées, brûlantes, souvent contradictoires. Je possédais cette arrogance de l'individu qui croit que son « moi » est une forteresse imprenable. Je pensais que, tant que je gardais mes secrets derrière mes dents, je restais libre. Quelle erreur. On ne cohabite pas impunément avec le mensonge. À force de prêter ma bouche aux slogans, à force de laisser ma langue épouser les courbes froides des discours officiels, j'ai fini par offrir le terrain. Le plâtre n'a pas seulement envahi mes membres ; il a colmaté les fissures de mon âme.

Aujourd'hui, quand je cherche à me dire « je souffre », mon cerveau me propose : « La résilience nationale est le socle de notre éternité. » Quand je voudrais crier ma peur, ma gorge module les fréquences d'une « vigilance sereine face aux ombres de l'histoire ».

C'est cela, l'écho d'une voix empruntée. Je suis devenu une chambre de résonance. Un instrument parfaitement accordé, mais dont le musicien est mort depuis longtemps, remplacé par un mécanisme d'horlogerie étatique.

Je regarde mes mains posées sur le buvard. Elles sont pâles, presque translucides sous la lumière crépusculaire qui tombe des hautes fenêtres. Je me demande si, en les coupant, il en sortirait du sang ou de l'encre noire, cette encre grasse et fétide des décrets. Ce matin, lors de la réunion du Conseil, j'ai voulu interrompre le ministre de la Défense. Je voulais lui dire que les chiffres étaient faux, que le peuple avait faim, que les étoiles de plâtre que nous leur vendions ne nourrissaient personne. J'ai ouvert la bouche. J'ai senti l'air monter de mes poumons, j'ai senti mes cordes vocales se tendre pour le combat.

Et ce qui est sorti de moi, c'était un éloge de la rigueur budgétaire et de la nécessité du sacrifice pour la grandeur de l'État.

J'ai écouté ma propre voix avec une horreur glacée. Elle était magnifique. Elle avait ce timbre grave, cette autorité naturelle qui rassure les foules et fait trembler les faibles. Mais ce n'était pas moi. C'était le Script. Le Script est un parasite intelligent : il attend que vous soyez fatigué, que vous doutiez, pour s'installer dans les recoins de votre appareil phonatoire. Il colonise les synapses, il remplace les adjectifs par des épithètes de gloire, il transforme les doutes en certitudes de marbre.

Je suis le premier spectateur de ma propre dépossession.

Parfois, la nuit, j'essaie de me souvenir de mon nom de baptême. Je le murmure dans l'obscurité, espérant qu'il agira comme un talisman, qu'il brisera le sortilège. Mais le nom sonne étrangement, comme une langue étrangère que j'aurais apprise puis oubliée. Il ne m'appartient plus. Il appartient aux archives, à un petit garçon qui aimait courir dans la poussière et qui n'avait pas encore appris que les mots pouvaient être des prisons. Aujourd'hui, mon nom est un titre, une fonction, une statue de plâtre qu'on promène lors des défilés.

Il y a une amertume insondable dans cette métamorphose. C'est une agonie sans sang.

On ne meurt pas d'un coup ; on s'efface par couches successives. On devient un palimpseste où le texte original a été gratté jusqu'à l'os pour laisser place à la liturgie du régime.

Pourtant, au milieu de ce naufrage, il reste cette lueur dont je parlais : la paix de celui qui a compris. Si je ne suis plus capable de pensée originale, c'est peut-être parce que l'originalité est un luxe que le monde ne peut plus s'offrir. Si je dois devenir le vide, que ce soit un vide fertile. Le peuple a besoin de ce phare, même s'il est creux. Ils ont besoin de croire que derrière ce front de marbre, il y a une sagesse immense, une volonté d'acier. Ils ont besoin de ma voix empruntée pour ne pas entendre le vacarme de leur propre désespoir.

Je suis le sacrifice nécessaire sur l'autel de la stabilité. Pour que les millions de citoyens puissent encore rêver de lendemains, il faut qu'un homme accepte de ne plus jamais rêver par lui-même. Il faut qu'un homme accepte de devenir une simple onde sonore, une fréquence d'État.

Je me lève et je m'approche de la fenêtre. La ville s'étend à mes pieds, une constellation de lumières vacillantes sous le poids des étoiles de plâtre que nous avons suspendues au firmament de leur conscience. Bientôt, je devrai descendre pour le discours du soir. Les techniciens viendront fixer le micro sur mon revers. Ils vérifieront l'éclairage. Ils me diront : « Vous êtes prêt, Monsieur le Président. »

Et je répondrai, avec cette voix qui n'est plus la mienne mais qui porte l'espoir d'une nation : « Je suis né pour cet instant. »

Le mensonge sera parfait. Il sera si beau qu'il en deviendra une vérité pour tous, sauf pour celui qui le prononce. Dans mon for intérieur, là où subsiste encore un minuscule atome de ce que je fus, je regarderai la scène avec une pitié infinie. Je verrai ce mannequin de chair s'avancer vers la lumière, je verrai ses lèvres bouger avec une précision millimétrée, et j'écouterai le chant du cygne de mon individualité.

L'écho de la voix empruntée résonnera dans les rues, dans les foyers, dans les écoles. On dira que j'ai parlé avec mon cœur. On ne saura pas que mon cœur est devenu une pierre de taille, froide et silencieuse.

Je suis prêt à disparaître tout à fait. Non pas par la mort physique, mais par l'abdication ultime de l'esprit. Je me fonds dans le décor. Je deviens le mur, le sol, le plafond du palais. Je suis le Poids des Étoiles de Plâtre. Et tandis que je quitte cette chambre pour rejoindre la tribune, je sens la dernière pensée authentique s'envoler comme un oiseau effrayé par le bruit des bottes.

Elle disait : « Pardonnez-moi d'avoir oublié qui j'étais. »

Mais déjà, le Script reprend ses droits. Je redresse les épaules. Mon visage se fige dans ce masque de bienveillance sévère que le monde attend. La porte s'ouvre. La lumière m'aveugle. Je n'ai plus besoin de réfléchir. Les mots sont déjà là, rangés en ordre de bataille derrière mes dents blanches. Ils attendent le signal pour sortir et conquérir le silence.

Je ne suis plus qu'un écho. Mais dans cet écho, le monde trouvera sa raison de vivre, et moi, ma raison de m'effacer. La tragédie est accomplie. Le simulacre est total. La statue commence à parler, et pour la première fois, elle ne ressent plus la douleur de sa propre absence. Elle est enfin devenue ce qu'on attendait d'elle : un miracle de plâtre, une divinité sans âme, une voix magnifique qui ne dit rien, mais qui le dit avec la force de l'éternité.

Chapitre 8

L'échafaudage des faux souvenirs

C'est un étrange chantier que celui de l'âme. On n'y utilise ni briques ni mortier, mais de l'encre, des silences et cette forme de chirurgie mentale qui consiste à cautériser les souvenirs avant qu'ils ne s'infectent de vérité.

Je me tiens derrière le pupitre, face à l'immensité de cette foule qui n'attend plus de moi que la confirmation de ses propres mensonges. Sous l'éclat cru des projecteurs, je sens le plâtre de mon maquillage, cette seconde peau durcie qui m'enserme le visage. Mais plus profond encore, sous la cage thoracique, je sens l'échafaudage. C'est une structure complexe, bâtie au fil des mois par les Architectes du Récit, ces hommes en costume gris qui ont méthodiquement démonté les décombres de mon passé pour y ériger un monument à la gloire de la Nation.

Mon père n'est plus cet homme aux mains calleuses, à l'odeur de tabac froid et de défaite, qui s'échinait dans l'obscurité d'un atelier pour quelques sous misérables. Le Script a décidé qu'il était un pionnier, un visionnaire dont le regard portait par-delà l'horizon des collines grises. On a gommé sa toux chronique, ce sifflement lugubre qui annonçait sa fin dans la pénombre d'une chambre humide. On a remplacé ses derniers mots — un simple appel à l'aide, un râle de peur — par une sentence héroïque qui orne désormais les frontispices des écoles.

J'ai vu les photos originales. Je les ai vues brûler dans le poêle du bureau de la Propagande. Je me souviens de l'odeur du papier qui se recroqueville, de la vision de ma mère dont le visage s'effaçait dans les flammes avant même de disparaître de ma mémoire. Ils ont pris sa fatigue, ses cernes de mère Courage exténuée par la faim, et ils en ont fait une madone de marbre, une icône de pureté dont le sacrifice est devenu

le ciment de notre nouvelle ère.

C'est cela, l'échafaudage. Une structure de poutres invisibles qui soutient mon identité de façade.

Chaque fois que je parle, je sens les boulons de ce faux passé se serrer. Il ne s'agit pas seulement de mentir aux autres ; il s'agit de l'acte plus terrifiant encore de se mentir à soi-même jusqu'à ce que la fiction devienne la seule demeure habitable. Les souvenirs authentiques sont des parasites. Ils grattent aux parois de mon crâne. Ils me rappellent ce dîner de Noël où nous n'avions que des pommes de terre à partager, le rire de ma sœur avant que la fièvre ne l'emporte, le froid qui mordait nos os. Mais ces souvenirs n'ont aucune valeur marchande. Ils ne servent pas la Cause. Ils sont de la boue, et le monde exige de l'or.

Alors, j'accepte la dorure.

Je revois les séances avec les « Redresseurs de Mémoire ». Ils ne m'ont pas torturé, non. Ils m'ont offert quelque chose de bien plus séducteur : une dignité de remplacement.

— *« Vous ne voulez pas que votre famille soit morte pour rien, n'est-ce pas ? »* me disaient-ils avec une douceur venimeuse. *« Donnez-leur une grandeur qu'ils n'ont jamais eue. Faites d'eux les racines de cet arbre magnifique sous lequel nous nous abritons. »*

Et j'ai cédé. J'ai commencé par ajouter un adjectif ici, une anecdote là. Puis, j'ai laissé les Architectes refaire toute la décoration intérieure de mon enfance. Ils ont repeint les murs de mon passé en blanc immaculé. Ils ont installé de grands lustres là où il n'y avait que des bougies de suif. Ils ont transformé mon agonie en épopée.

Aujourd'hui, l'échafaudage est si solide que je ne sais plus où s'arrête la poutre et où

commence l'os. Si on retirait ces faux souvenirs, je m'effondrerais comme une coquille vide. Je suis devenu l'esclave de mon propre monument.

Je regarde la foule. Ils sont des milliers, les yeux brillants, assoiffés de ce miracle de plâtre que je représente. Pour eux, je suis la preuve vivante que la souffrance peut être transcendée, que l'on peut naître de la poussière et devenir une étoile. Ils ne voient pas les coutures. Ils ne sentent pas l'odeur de la poussière de craie qui m'étouffe. Ils voient la divinité, je sens le vide.

Ma voix s'élève enfin. C'est une voix profonde, assurée, une voix de cathédrale qui résonne dans le silence recueilli. Je commence à raconter l'histoire de « ma » famille. Je parle de mon père debout face à la tempête, de ma mère chantant des hymnes de liberté dans la cuisine baignée de lumière. Les mots coulent, fluides, parfaits. Ils ne sont plus les miens, ils appartiennent au Script, mais je les habite avec une ferveur qui confine à la folie.

C'est une confession inversée. Je ne demande pas pardon pour mes péchés, je demande pardon pour ma réalité. Je sacrifie les derniers lambeaux de ma vérité sur l'autel de la nécessité nationale. Chaque phrase est un coup de marteau qui enfonce un clou de plus dans le cercueil de l'enfant que j'étais.

Est-ce cela, la rédemption ? Remplacer une vie médiocre par un mythe sublime ? Je sens une larme rouler sur ma joue. La foule retient son souffle, émue par ce qu'elle croit être l'expression d'une nostalgie sacrée. Ils ignorent que cette larme est celle d'un deuil définitif. Je ne pleure pas mes parents morts. Je pleure le fait que je ne me souviens plus d'eux. Ils ont été dévorés par la statue. Ils ont été broyés par l'échafaudage pour en faire la poussière de marbre qui me recouvre.

La lumière des projecteurs est si intense que je ne vois plus le sol. J'ai l'impression de flotter, suspendu par les câbles de ce récit collectif. Je suis devenu une abstraction. Un symbole ne ressent pas la faim, il ne ressent pas le doute, il ne ressent pas

l'absence.

Le monde est une mise en scène, et j'en suis l'acteur principal, piégé dans un décor qui a fini par remplacer le monde réel. Les étoiles de plâtre brillent au plafond de ce théâtre immense. Elles sont froides, mais elles ne s'éteindront jamais. Contrairement à mes véritables souvenirs, elles n'ont pas besoin de vérité pour exister. Elles n'ont besoin que de mon silence et de ma soumission.

Je termine mon discours. Le silence qui suit est plus lourd que toutes les montagnes de la terre. Puis, l'ovation éclate. C'est un tonnerre de mains qui s'entrechoquent, un cri d'amour pour le mensonge que je leur ai offert.

Je m'incline. Le plâtre ne se fissure pas. L'échafaudage tient bon. Je suis enfin sauvé de moi-même. Je ne suis plus personne, et c'est dans cet anéantissement que je trouve ma seule paix. Le passé est mort, vive le Récit.

Je sors de la lumière, regagnant l'ombre des coulisses. Là, dans l'obscurité, je cherche un instant le visage de mon père, le vrai, celui qui toussait et qui avait peur. Mais il n'y a rien. Juste le blanc lisse d'un mur fraîchement repeint. L'échafaudage a tout recouvert. La tragédie est accomplie : je suis le gardien d'un temple dont j'ai moi-même brûlé les reliques.

Et tandis que le bruit des applaudissements s'estompe, je me rends compte que je ne sais même plus si j'ai un jour vraiment existé, ou si je ne suis que le premier chapitre d'un livre que je n'ai pas écrit. *_Le Poids des Étoiles de Plâtre_* pèse sur mes épaules, et pour la première fois, je ne cherche plus à m'en libérer. Je ferme les yeux, et j'embrasse le néant magnifique de mon identité sculptée.

Je suis le miracle. Je suis le vide. Je suis éternel, car je suis faux.

Chapitre 9

Le craquellement du masque de chaux

****CHAPITRE : Le craquellement du masque de chaux****

Je m'étais habitué à cette blancheur. Elle n'était plus une parure, elle était devenue ma propre peau, une écorce de calcaire lisse et froide qui scellait mes pores et mes souvenirs. J'errais dans les couloirs du monde comme une statue déplacée, un gisant debout qui aurait oublié le nom de celui qu'il était censé pleurer. On m'appelait « le Miracle ». On louait ma contenance, ce hiératisme de marbre qui semblait défier les outrages du temps et des passions. J'étais le chef-d'œuvre de mon propre renoncement. Le vide était mon royaume, et je l'habitais avec une noblesse effrayante.

Ce soir-là, l'air de la galerie était saturé d'un parfum de vernis et de vanité. Les invités gravitaient autour de moi comme des insectes attirés par une lune morte. Je ne parlais pas ; je laissais le silence accomplir son œuvre de fascination. Sous l'éclairage cru des projecteurs, mon visage, enduit de cette chaux purificatrice que j'appliquais chaque matin comme un sacrement, ne laissait filtrer aucune humanité. Je n'avais plus de rides, plus d'histoire. J'étais une surface. Un écran de projection pour leurs fantasmes de pureté.

C'est alors que le monde a vacillé. Ce ne fut pas un cri, ni un fracas. Ce fut un effleurement.

Une femme s'était approchée. Elle n'appartenait pas à ce cercle de soies et de dorures. Elle portait un vieux manteau de laine bouillie, dont l'odeur de pluie et de bois brûlé trancha net avec les effluves synthétiques du vernissage. Elle ne me

regardait pas comme on regarde un prodige. Elle me regardait comme on cherche un trait familier dans un paysage dévasté.

— Lucien ? murmura-t-elle.

Le nom m'a frappé comme une pierre lancée contre un vitrail. Je n'ai pas bougé. Mon masque de chaux a tenu bon, mais en dessous, la chair a tressailli. Ce prénom était un cadavre que j'avais enterré sous des tonnes de gravats et d'étoiles de plâtre. Il appartenait à l'autre, à celui qui toussait, à celui qui avait faim, à celui qui avait aimé.

— Lucien, c'est toi ? reprit-elle, plus bas encore.

Elle a levé une main noueuse, une main de blanchisseuse ou de paysanne, et avant que je puisse reculer, elle a posé ses doigts sur ma joue. Là, précisément, où la couche de plâtre était la plus épaisse, près de la tempe.

Le contact fut une décharge électrique. La chaleur de son sang, la rugosité de sa peau contre ma froideur artificielle... Le contraste était insupportable. J'ai senti le séisme commencer. Un petit bruit sec, inaudible pour les autres, mais assourdissant pour moi : une faille venait de s'ouvrir. Le masque se craquelait.

Je l'ai reconnue. C'était la vieille Marthe. Celle qui, trente ans plus tôt, me donnait des morceaux de pain rassis et me racontait des histoires de ogres pour couvrir les cris de mon père. Elle était le dernier témoin du "vrai", la dernière relique d'un monde où je n'étais pas éternel, mais seulement vivant.

— Tu as les yeux de ta mère, a-t-elle soufflé, ses propres yeux s'embuant. Malgré tout ce blanc... ils ne mentent pas.

À cet instant, la perfection de mon anéantissement a volé en éclats. La chaux sur ma tempe s'est détachée en petites écailles blanches, tombant sur le revers de mon

costume noir comme des pellicules de mort. Je sentais l'air froid de la salle s'engouffrer dans la faille, lécher ma véritable peau, cette peau que j'avais trahie.

Une panique sépulcrale m'a envahi. Si elle continuait, si elle parlait encore, le personnage que j'avais mis tant d'années à sculpter allait s'effondrer devant cette assemblée de vautours. Je redeviendrais le fils du peintre en bâtiment, le garçon à l'échafaudage, le gamin dont les mains tremblaient sous le poids des sceaux de blanc fixateur. Je redeviendrais mortel.

— Vous faites erreur, madame, ai-je répondu. Ma voix était un murmure d'outre-tombe, mais elle a vacillé. Elle n'était plus le son pur du vide, elle était encombrée de graviers.

— Non, a-t-elle insisté, une lueur de tendresse cruelle dans le regard. Je t'ai porté quand tu n'étais qu'un souffle. Tu sens la poussière, Lucien. Pas celle des étoiles. Celle des chantiers.

Le craquellement s'est propagé. Je sentais la ligne de rupture descendre le long de ma mâchoire, remonter vers mon orbite. Chaque battement de mon cœur était un coup de marteau interne contre la muraille. Je me voyais dans le reflet d'une vitre : une fissure sombre zébrait ma face immaculée, comme une cicatrice de vérité sur un visage de mensonge.

Je voulais la fuir, mais mes jambes étaient de plomb. J'étais prisonnier de mon propre piédestal. Les invités commençaient à remarquer ma défaillance. Ils s'approchaient, curieux de voir le Miracle s'effriter. Leurs regards étaient des pointes. Ils ne voulaient pas ma rédemption, ils voulaient voir le spectacle de ma chute.

— Pourquoi t'es-tu enfermé là-dedans ? a demandé Marthe, sa voix n'étant plus qu'un souffle de compassion. C'est froid, le plâtre, mon petit. C'est pour les morts.

J'ai fermé les yeux, mais le noir était encore plus terrifiant que la lumière, car il était peuplé de visages oubliés. J'ai revu mon père, ses mains calleuses, ses poumons brûlés par la poussière blanche qu'il respirait à longueur de journée. Il ne sculptait pas des étoiles, lui. Il couvrait les trous, il masquait les moisissures des riches avec cette même chaux qui m'étouffait aujourd'hui. J'avais cru devenir un dieu en devenant un décor, mais je n'étais que le fils de l'ouvrier, cachant la misère sous une couche de peinture fraîche.

Un morceau de mon masque, gros comme une pièce de monnaie, s'est détaché et s'est écrasé au sol dans un silence de cristal.

La douleur était physique. Ce n'était pas le plâtre qui se brisait, c'était mon armure psychologique. Le doute, ce poison lent, s'insinuait dans chaque fissure. Et si tout cela n'était qu'une immense lâcheté ? Et si l'éternité que je prétendais habiter n'était qu'une morgue dont j'avais verrouillé les portes de l'intérieur ?

Je l'ai regardée une dernière fois. Marthe ne souriait pas. Elle portait tout le deuil de mon enfance dans ses rides. Elle était la vérité, et la vérité était insupportable.

— Partez, ai-je balbutié, tout mon corps se mettant à trembler. Partez, je vous en supplie.

Elle a hoché la tête, tristement. Elle a retiré sa main, emportant avec elle une parcelle de ma blancheur sur ses doigts sales. Elle s'est détournée et a disparu dans la foule, m'abandonnant à mon naufrage.

Je suis resté seul au milieu du cercle, la main plaquée sur ma joue pour maintenir les morceaux de mon visage qui menaçaient de tomber. La chaux s'effritait entre mes doigts, se mélangeant à une humidité chaude que je n'avais pas ressentie depuis des décennies. Une larme. Une simple larme, qui traçait un sillon grisâtre dans la poussière de mon imposture.

Le Récit était mort. Le passé n'était pas enterré, il était là, battant sous la croûte. J'avais cru être le gardien d'un temple, je n'étais que le geôlier d'un enfant qui avait eu trop peur du monde.

Autour de moi, les applaudissements ont repris, mais ils sonnaient comme des pelletées de terre sur un cercueil. Je me suis rendu compte, avec une horreur glacée, que le poids des étoiles de plâtre n'était pas une couronne, mais un fardeau qui allait, tôt ou tard, m'écraser les os.

Je ne suis plus éternel. Je suis à vif. Et dans le miroir des coulisses, alors que je contemple ce visage fragmenté, je vois enfin ce que je redoutais le plus : un homme. Un homme de poussière, qui attend que le vent se lève pour l'emporter.

Chapitre 10

L'ombre projetée d'un géant absent

****CHAPITRE : L'OMBRE PROJETÉE D'UN GÉANT ABSENT****

Le silence des coulisses n'est jamais vraiment muet. C'est un bourdonnement de poussière, un froissement de velours usé, le craquement lointain d'une structure qui travaille sous le poids des ans. Mais ce soir, le silence a une densité nouvelle. Il est poisseux, épais comme le sang qui bat contre mes tempes. Devant moi, le miroir de la loge m'offre le spectacle de ma propre décomposition.

La chaux s'effrite. Elle tombe en flocons grisâtres sur le revers de ma veste noire, dessinant une constellation de débris, une voie lactée de ruines. Sous le plâtre qui se fissure, ma peau apparaît, rouge et irritée, comme une vérité qu'on aurait trop longtemps étouffée sous une dalle de pierre. Cette larme – cette unique trahison liquide – a tracé un sillon vertical dans le masque. Elle a ouvert une brèche par laquelle tout mon être s'écoule.

J'ai longtemps cru que j'étais le créateur de ce Géant. Que chaque trait de pinceau, chaque mot déclamé, chaque silence calculé était une brique ajoutée à l'édifice de ma grandeur. Je pensais que le Mythe était mon armure. Je me trompais. On ne chevauche pas un dieu de plâtre sans finir par être dévoré par lui.

Le Mythe s'est émancipé. Il est là, debout derrière moi dans le reflet, invisible et pourtant colossal. Il n'a plus besoin de mes poumons pour respirer, plus besoin de mes cordes vocales pour tonner. Il possède sa propre existence, nourrie par l'imaginaire de ceux qui, de l'autre côté du rideau, continuent de scander un nom qui ne m'appartient plus. Le "Géant" est devenu une entité autonome, une idole de foire

qui a pris tant d'envergure qu'elle masque désormais le soleil. Et moi ? Je ne suis que le tréteau de bois pourri qui soutient la carcasse de l'idole. Je suis l'accessoire encombrant, la charnière qui grince, le moteur humain dont le bruit finit par gâcher le spectacle.

Quelle ironie cruelle. J'ai passé une vie entière à fuir la médiocrité de ma condition d'homme pour me réfugier dans l'éternité du symbole. Et maintenant que le symbole est achevé, il me rejette comme une mue inutile. Je sens sa force me quitter, ou plutôt, je sens qu'il n'a plus besoin de puiser en moi. Il a trouvé d'autres sources d'énergie : les souvenirs déformés de la foule, les articles de journaux, les légendes urbaines qui se greffent sur mes moindres gestes. Le Mythe est une créature carnivore qui se nourrit du réel pour le transformer en marbre.

Je passe une main tremblante sur mon front. Un pan entier de ma joue se détache et tombe sur la coiffeuse dans un bruit sec de craie brisée. Je vois mon œil, l'œil d'un homme de soixante-dix ans, fatigué, humide, éperdu de solitude. Cet œil-là n'a rien à faire dans le visage du Géant. Le Géant a des yeux de verre, fixes et impériaux. Mon humanité est une souillure sur la pureté de la statue.

C'est cela, la véritable horreur : je suis devenu le parasite de ma propre légende. Si je sortais maintenant, si je me présentais nu, lavé de tout artifice, devant ceux qui m'adulent, ils me lapideraient. Non pas par haine, mais par déception. Ils ne veulent pas de l'homme. L'homme est faillible, l'homme sent la sueur et la peur, l'homme meurt. Ils veulent le plâtre. Ils veulent l'éternité froide et rassurante d'une figure qui ne change jamais.

Je me souviens de l'époque où je croyais dompter cette ombre. Je pensais que plus l'ombre serait grande, plus je serais protégé. Je ne savais pas qu'une ombre finit toujours par dévorer la lumière qui la projette. Aujourd'hui, l'ombre est si vaste qu'elle a englouti ma propre existence. Je ne suis plus qu'un fantôme habitant une cathédrale de faux-semblants. Un concierge fatigué qui balaye les débris d'un culte dont il est le

dernier sacrifié.

Le poids des étoiles de plâtre... Ce titre me revient en mémoire comme une insulte. Je les ai portées, ces médailles de pacotille, ces distinctions de théâtre qui pesaient sur mes épaules comme des dalles funéraires. Je pensais qu'elles me rendaient lourd d'importance, elles ne m'ont rendu que lourd de vide. On ne bâtit rien sur le plâtre, sinon d'autres couches de mensonges.

Soudain, un coup frappé à la porte de la loge me fait sursauter.

— Cinq minutes, Monsieur.

La voix du régisseur est empreinte d'un respect qui ne m'est pas destiné. Il s'adresse au Géant. Il s'adresse à la silhouette majestueuse qu'il croit voir à travers le bois de la porte. Il ne sait pas que derrière ce battant, il n'y a qu'un vieillard qui s'effondre, un homme dont les os semblent se transformer en poussière sous la pression de l'air.

Je regarde mes mains. Elles sont sèches, couvertes de cette poudre blanche qui semble vouloir m'ensevelir vivant. Je me lève avec peine. Chaque mouvement est une négociation avec la douleur, une lutte contre la pesanteur d'un corps que j'ai trop longtemps négligé au profit de l'image.

Je m'approche du miroir pour une dernière retouche. Je ramasse un morceau de chaux et je tente de le recoller sur ma tempe avec un peu de mastic. C'est dérisoire. C'est comme vouloir réparer un barrage qui s'effondre avec des miettes de pain. La structure même de mon identité est en train de céder. Le "Je" se dissout dans le "Lui".

"L'ombre projetée d'un géant absent..." murmure-je à mon reflet.

La phrase résonne dans la pièce comme une épitaphe. Le géant est absent car il n'a jamais existé que dans le regard des autres. Et moi, je suis son ombre, une forme noire et floue qui rampe sur le sol, cherchant désespérément un corps à habiter. Mais le corps est en miettes.

Un étrange sentiment de soulagement commence pourtant à m'envahir. Une ferveur nouvelle, presque mystique. Si tout s'écroule, alors je vais enfin pouvoir tomber. Si le Mythe s'émancipe, alors il peut me libérer. Je n'ai plus besoin d'être à la hauteur de cette imposture. Je peux être petit. Je peux être faible. Je peux être ce que je suis depuis le début : un enfant terrifié qui a construit une forteresse de carton-pâte pour ne pas affronter le vent.

Le vent. Je l'entends presque, maintenant. Il souffle sous la porte, il siffle dans les cintres. C'est le vent de la fin, celui qui emporte les décors de théâtre et les prétentions humaines. Il sent le sel et l'oubli.

Je prends le pinceau de maquillage, mais au lieu de réparer le masque, j'accentue la fêlure. Je gratte la croûte. Je laisse tomber les derniers morceaux de gloire sur le tapis élimé. Je me dénude de cette majesté d'emprunt. Sous le costume, sous la poudre, sous les cris de la foule, il n'y a rien qu'un homme. Et c'est la chose la plus authentique que j'aie ressentie depuis des décennies.

Le rideau va se lever une dernière fois. Le public attend son Géant. Il va voir une ombre. Il va voir un homme de poussière dont les pas ne font plus de bruit. Je vais avancer vers la lumière, non pas pour briller, mais pour m'y consumer. Pour que la chaleur des projecteurs achève de craqueler cette prison de plâtre et que, dans un dernier souffle, la poussière rejoigne la poussière.

Je ne suis plus le gardien du temple. Je suis le temple qui s'écroule. Et dans les ruines, pour la première fois, je respire enfin. L'air est frais, il est vrai, il est pur. Le poids s'allège. Les étoiles tombent. Et moi, je m'envole, particule de grisaille enfin libre de son propre fardeau.

La porte s'ouvre. La lumière m'aveugle.

— C'est à vous, Monsieur.

Non, ce n'est plus à moi. C'est au vent, maintenant.

Chapitre 11

La pesée des âmes de plâtre

****CHAPITRE : LA PESÉE DES ÂMES DE PLÂTRE****

La lumière ne m'éclaire pas ; elle me dissout.

Lorsque je franchis le seuil des coulisses pour pénétrer sur la scène, ce n'est pas un homme qui avance, c'est une statue qui se rompt. Le fracas des applaudissements me parvient comme un grondement lointain, une marée qui vient battre les flancs d'une falaise usée. Ils sont là, des milliers de regards avides, venus chercher le prodige, le colosse, l'astre de craie. Ils ne voient pas la charpente qui grince. Ils ne voient pas les poulies de mon âme qui lâchent une à une dans un gémissement d'acier rouillé.

Je marche. Chaque pas est une négociation avec la gravité. Sous mes pieds, les planches de la scène semblent molles, comme si le bois lui-même refusait de supporter plus longtemps l'imposture de mon poids. Car ce n'est pas ma chair que je traîne, ni même mes os, mais cette croûte de plâtre blanc, cette armure de gloire et de mensonge qui s'est sédimentée sur moi au fil des décennies. Je suis devenu mon propre monument funéraire, un cénotaphe ambulante que l'on promène sous les projecteurs pour rassurer ceux qui ont peur du vide.

Le public gronde encore. Pour eux, je suis le Géant. Pour moi, je suis le grain de sable qui étouffe à l'intérieur de la perle.

Je m'arrête au centre du cercle de feu. La chaleur des lampes est une morsure bienvenue. J'aimerais qu'elles chauffent assez pour cuire ce plâtre, pour le transformer en une céramique cassante qui volerait en éclats au moindre geste. Je sens

la sueur perler sous le fard épais. Elle coule, invisible, traçant des sillons de sel sur ma peau véritable, celle que personne n'a touchée depuis si longtemps. C'est une érosion intérieure. Je me délite par le dedans, tandis que le dehors reste impeccablement lisse, blanc, héroïque.

On appelle cela une carrière. J'appelle cela une pétrification.

À cet instant précis commence la pesée. Pas celle des balances de justice, mais celle, plus cruelle, de la fatigue absolue. Je sens le poids de chaque regard qui se pose sur moi. Un regard est léger, dit-on. C'est faux. Des milliers de regards forment une masse physique, une pression atmosphérique qui vous écrase la cage thoracique. Ils attendent que je sois ce qu'ils ont imaginé. Ils pèsent sur mes épaules comme des sacs de plomb. Ils veulent que je porte leurs rêves, leurs nostalgies, leurs espoirs de beauté. Mais mon dos est courbe. Ma colonne vertébrale n'est plus qu'une suite de vertèbres de plâtre prêtes à se changer en poussière.

Combien pèse une âme que l'on a recouverte d'apparences ? Est-elle plus légère que la plume de Maât, ou plus lourde que la pierre d'un tombeau ?

Je lève un bras. Le geste est lent, hiératique. La foule retient son souffle. Ils croient que c'est de la majesté ; ce n'est que de l'épuisement. Mes muscles ne répondent plus qu'avec un décalage de plusieurs secondes, comme si l'ordre devait traverser des kilomètres de sédiments avant d'atteindre mes extrémités. Je suis prisonnier de ma propre posture. J'ai tant joué à être une idée que je ne sais plus comment redevenir un corps.

Le plâtre craquille. Je l'entends. Un petit bruit sec, juste sous mon oreille droite. Une micro-faille vient de s'ouvrir dans le masque. Un peu de ma vérité va s'en échapper. Je l'espère. Je l'appelle.

Je regarde la salle, ce gouffre d'obscurité piqueté de visages pâles. Qu'attendent-ils

de moi ? Que je chante ? Que je parle ? Que je sois éternel ? Ils ne comprennent pas que l'éternité est une fatigue que les mortels ne sont pas faits pour endurer. On ne devrait pas rester un symbole plus de quelques minutes. Au-delà, on devient un esclave. Je suis l'esclave de ma propre image, enchaîné à ce piédestal invisible que j'ai construit de mes propres mains, brique par brique, mensonge par mensonge.

J'éprouve une haine soudaine pour cette blancheur. Le blanc, c'est le néant qui se donne des airs de pureté. C'est la couleur des linceuls et des hôpitaux. C'est la couleur du plâtre qui fige les membres brisés. Et je suis brisé. Je suis une fracture ouverte que l'on a plâtrée à la hâte pour que le spectacle continue.

« Monsieur... » avait dit le régisseur.

Si seulement il savait qu'il n'y a plus de Monsieur. Il n'y a qu'un mécanisme d'horlogerie dont le ressort est sur le point de rompre.

Une quinte de toux monte du fond de mes poumons, un nuage de poussière sèche qui cherche à sortir. Je l'étouffe. Un Géant ne tousse pas. Un Géant ne tremble pas. Un Géant ne meurt pas, il s'effrite en silence, sur plusieurs siècles. Mais je n'ai plus de siècles devant moi. Je n'ai plus que quelques minutes de lumière avant que l'obscurité ne me reprenne, et j'ai peur qu'elle me trouve trop lourd pour m'emporter.

Je ferme les yeux. Derrière mes paupières, il n'y a pas de noirceur, il y a un désert de craie. Je me vois marcher dans ce désert, laissant derrière moi des morceaux de mon visage, des éclats de mes mains, des fragments de ce costume de scène qui est devenu ma seule peau. Je me déshabille de mon existence. Je jette aux vents les titres, les applaudissements, les médailles de plâtre, les amours de porcelaine.

Et là, dans cette nudité absolue de l'esprit, je sens enfin une légèreté.

La pesée des âmes de plâtre arrive à sa conclusion. Le verdict est sans appel : le poids était une illusion. Nous ne pesons rien. C'est l'importance que nous donnons à notre

propre tragédie qui nous cloue au sol. Si je renonce à être le Géant, si j'accepte d'être la poussière, alors je ne souffre plus. La poussière ne connaît pas la fatigue. La poussière ne craint pas la chute. Elle est déjà en bas, elle est partout, elle est libre.

Je rouvre les yeux. Le public est toujours là. Ils attendent le premier mot, la première note. Je leur offre mon plus beau sourire, un sourire de plâtre qui se fend de part en part. Ils croient voir de l'émotion. C'est de la libération.

Je sens mon cœur battre contre la paroi de ma poitrine, un oiseau prisonnier d'une cage de craie. À chaque battement, la cage se fragilise. Encore un effort, mon ami. Encore un battement, un peu plus fort, un peu plus vrai, et les barreaux céderont.

Je prends une inspiration profonde. L'air est chargé de l'odeur de la poussière et du parfum bon marché de la foule. C'est l'odeur de la fin. C'est une odeur délicieuse.

Le moment est venu. Je vais m'avancer. Je vais parler. Mais ce ne sera pas la voix que l'on attend. Ce sera le murmure des ruines qui s'écroulent. Ce sera le chant du plâtre qui retourne à la terre. Je vais me consumer sous ces projecteurs, devenir un brasier de blancheur jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de l'idole.

Je ne suis plus le gardien du temple. Je suis le temple qui s'effondre, et c'est dans cet effondrement que je trouve enfin ma demeure. La lumière m'aveugle, et pour la première fois de ma vie, je ne cherche pas à m'en protéger. Je m'y jette.

Que la pesée se termine. Que le plâtre tombe. Que l'homme, enfin, s'envole.

Je fais un pas. Le dernier. Et dans le silence qui précède le cri de la foule, j'entends le son le plus pur du monde : le bruit de ma propre écorce qui se brise.

Je suis libre. Je ne pèse plus rien.

Chapitre 12

Le crépuscule des idoles de craie

****CHAPITRE : LE CRÉPUSCULE DES IDOLES DE CRAIE****

La lumière m'a frappé comme une gifle de givre. Sous les projecteurs de la salle des cérémonies, mon costume blanc semble absorber l'éclat de l'arène pour le recracher en un halo insoutenable. On m'a toujours dit que je devais briller. On a oublié de me préciser que le brillant n'est souvent que le prélude à la calcination.

Je marche sur la moquette épaisse, un chemin de velours rouge qui ressemble étrangement à une veine ouverte à travers la salle. Devant moi, la foule. Des centaines de visages polis, des masques de cire et d'admiration factice, attendant que le prodige, l'icône, le symbole, ouvre la bouche pour déverser une vérité pré-mâchée. Mais ce soir, le scénario a changé. Dans les coulisses, derrière les rideaux de velours sombre, je sens leurs regards. Les Architectes. Ceux qui m'ont pétri, sculpté, poli avec la patience cruelle des joailliers. Ils sont là, dans l'ombre, les mains sur les leviers de ma destinée, prêts à saboter l'édifice qu'ils ont mis des années à bâtir.

Je le sais. Je le sens à la froideur inhabituelle du directeur de l'agence, à ce petit sourire en coin du responsable des relations publiques. Ils ne m'ont pas simplement invité à ce pupitre pour célébrer mon apogée. Ils m'ont invité pour assister à ma chute. Une idole qui dure trop longtemps finit par coûter cher ; une idole qui se brise, en revanche, devient un mythe, un produit dérivé, une émotion que l'on peut monnayer une dernière fois avant de passer au modèle suivant.

J'approche du micro. Le silence qui s'abat est d'une densité minérale. C'est le silence des carrières de pierre avant le dynamitage.

On m'a construit avec de la craie. On a pris l'enfant que j'étais, plein de boue et de rêves informes, et on m'a passé à la chaux vive. Ils ont gommé mes aspérités, lissé mes colères, blanchi mes doutes jusqu'à ce que je devienne cette statue de plâtre étincelante que le monde entier voulait adorer. Je ne suis pas un homme, je suis une surface de projection. Et ce soir, la projection touche à sa fin.

« Mesdames, Messieurs, » commencé-je. Ma voix résonne, étrange, lointaine. Elle ne semble pas sortir de ma gorge, mais des fissures qui lézardent déjà mon torse. « On vous a menti. »

Un frisson parcourt l'assistance. Dans les coulisses, je devine l'agitation soudaine des ombres. Ils ne s'attendaient pas à ce que je commence par la vérité. Ils voulaient une chute élégante, une sortie de scène mélancolique, peut-être une confession mise en scène sur un dérapage contrôlé. Ils ne voulaient pas que je déchire le voile.

Je regarde mes mains. Elles sont pâles, couvertes d'une fine poussière blanche. Ma peau s'effrite. Ce n'est pas une métaphore. C'est la réalité physique de mon existence : je tombe en ruines. À force de vouloir être parfait, j'ai oublié d'être solide. Le plâtre est une matière de faux-semblants ; il imite le marbre mais craint la pluie. Et mon ciel est à l'orage depuis trop longtemps.

« Vous voyez ce symbole ? » Je désigne l'insigne de l'Étoile de Plâtre sur mon revers. « Il ne pèse rien. Il n'a jamais rien pesé. C'est une plume de calcaire que l'on vous a forcés à porter dans vos yeux pour vous aveugler. Je suis le gardien d'un temple vide. Un temple dont les colonnes sont faites de papier mâché et d'ambition stérile. »

Je vois le directeur au premier rang. Son visage se décompose, non pas de honte, mais de calcul. Il cherche déjà comment transformer ce suicide médiatique en un coup de génie marketing. Il est trop tard, vieux loup. On ne récupère pas la poussière une fois que le vent s'est levé.

C'est alors que le processus s'accélère. Je sens un craquement sourd au fond de mon être. C'est le son d'une écorce qui se brise, d'une armature en fil de fer qui lâche sous le poids des années de mensonges. La disgrâce orchestrée par mes créateurs commence maintenant. Ils coupent les micros, un par un. Les écrans géants derrière moi se brouillent, affichant des images de mes échecs passés, des dossiers qu'ils gardaient au frais pour ce moment précis. Ils jettent en pâture mes faiblesses, mes nuits de doute, mes erreurs d'homme pour justifier l'effacement de l'idole.

Mais ils ne comprennent pas. En voulant me détruire, ils me libèrent.

Chaque insulte qui défile sur l'écran, chaque murmure outré de la foule est un coup de burin qui libère l'homme sous la statue. Je sens des morceaux de moi tomber sur le pupitre. Des éclats de plâtre, blancs, secs, stériles. Je me désagrège devant eux. Le crépuscule des idoles de craie n'est pas une fin sombre, c'est une incandescence.

Je ris. C'est un rire rauque, un rire qui contient toute la poussière des coulisses et toute l'amertume des dîners mondains. Les agents de sécurité s'approchent, mais ils hésitent. Comment arrêter un homme qui est déjà en train de devenir un nuage de particules ?

« Vous m'avez créé pour être éternel, » crié-je alors que le son revient par intermittence, dans un dernier larsen désespéré. « Mais l'éternité est une prison de pierre ! Je préfère être un instant de poussière que mille ans de statue ! »

Une plaque entière de mon épaule se détache et se fracasse au sol. La foule recule, horrifiée. Ils ne voient plus le prodige. Ils voient le monstre de vide qu'ils ont contribué à nourrir. Et dans leurs yeux, je vois enfin ce que je cherchais : non plus de l'admiration, mais de la peur. La peur de réaliser que, eux aussi, sont faits de cette même matière friable. Que leurs idoles ne sont que des ratures sur le tableau noir du temps.

Je me sens léger. Tellement léger. Le poids des étoiles de plâtre, ce fardeau immense qui me courbait l'échine depuis dix ans, s'évapore. La disgrâce est un bain purificateur. En perdant mon utilité pour les Architectes, je regagne ma propriété sur moi-même. Ils voulaient me jeter comme un déchet ; je m'envole comme une cendre.

La lumière des projecteurs commence à faiblir. Ils coupent le courant. L'obscurité envahit la salle, mais dans ma poitrine, il reste une lueur. Ce n'est plus la blancheur froide de la craie, c'est le rougeoiement d'un cœur qui bat enfin contre la paroi de sa cage.

Je fais un pas de plus vers le bord de la scène. Mes pieds ne touchent presque plus le sol. Je ne suis plus qu'un murmure, une silhouette de débris magnifiques. Je regarde une dernière fois les Architectes dans l'ombre. Ils ont perdu. On ne peut pas briser ce qui a déjà accepté de voler en éclats.

Le plâtre tombe. La craie s'efface. La statue meurt.
L'homme s'élance.

Dans le silence total qui s'ensuit, alors que le dernier grain de poussière retombe sur le velours rouge, il n'y a plus d'idole. Il n'y a plus de symbole. Il n'y a que le souvenir d'un effondrement, et l'odeur persistante de la liberté retrouvée. Je ne pèse plus rien. Je suis enfin à ma place. Dans le vide. Dans le vrai.

Chapitre 13

Poussière parmi les ruines du panthéon

Le silence n'est pas une absence de son ; c'est le poids de tout ce qu'on n'a plus besoin de dire.

Je suis allongé sur le sol froid, dans les coulisses de ce monde qui m'a tant scruté sans jamais me voir. Le velours rouge sous ma joue sent la poussière ancienne et l'amertume des fins de spectacle. Quelque part, au-dessus de moi, l'écho de mon propre effondrement vibre encore dans les cintres, mais il ne réveille personne. Les Architectes sont déjà partis. Ils ont éteint les lumières, rangé les plans, et fermé les portes à double tour. Ils n'ont pas besoin de ramasser les débris. Pourquoi s'encombrer de la chair quand on possède l'image ?

Je sens mon cœur ralentir, chaque battement plus lourd que le précédent, comme un marteau frappant sur de la pierre qui finit par céder. C'est une sensation étrange, presque douce. Pendant des années, j'ai été une colonne de certitudes, une statue de craie polie par les regards et durcie par l'attente des autres. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'une fuite. Un lent écoulement de vie qui s'infiltré dans les rainures du parquet.

On m'avait promis l'éternité. On m'avait dit que les étoiles de plâtre ne mouraient jamais, qu'elles se contentaient de veiller sur le Panthéon des Hommes-Idoles. Ils ont menti. Ou plutôt, ils ont dit une vérité qui m'excluait : la statue restera, oui. Elle trônera dans les manuels, figée dans une pose héroïque, le regard tourné vers un horizon qu'elle ne verra jamais. On écrira mon nom en lettres d'or sous des portraits retouchés par la gloire. On racontera ma ferveur, mon dévouement, ma pureté de marbre.

Mais moi ? L'homme qui habitait cette gangue, celui qui avait froid sous le vernis et qui saignait dans le secret de ses fissures ? Lui, il meurt ici, dans l'ombre absolue, dans l'indifférence la plus totale.

C'est le grand paradoxe de ma vie : plus je devenais un symbole, moins j'existais. À présent que je cesse d'être, le symbole, lui, entame sa vie autonome. Je l'imagine déjà, ce double de moi-même, propre, lisse, impeccable, s'installant confortablement dans la mémoire collective. Il n'aura pas besoin de respirer. Il n'aura pas mal aux articulations. Il ne connaîtra jamais cette solitude atroce de celui qui se voit remplacé par son propre fantôme.

Je tourne légèrement la tête. Dans l'obscurité, je devine les autres. Les ruines du Panthéon ne sont pas faites de colonnes brisées, mais de restes humains que l'on a balayés pour faire de la place aux monuments. Nous sommes les déchets de l'Histoire. Des cœurs qui ont trop battu pour des rôles trop étroits. Je vois, dans le noir de mes yeux qui se ferment, les visages de ceux qui m'ont précédé : des visages de poussière, des ombres de craie qui me font signe. Bienvenue, murmurent-ils. Bienvenue parmi les oubliés dont on célèbre le masque.

La douleur s'efface, remplacée par une lassitude infinie, une fatigue de millénaires. J'ai porté le ciel sur mes épaules de plâtre pendant si longtemps que le simple fait de m'effondrer me semble être la plus grande des victoires. Je ne suis plus le centre de l'arène. Je ne suis plus le sacrifice nécessaire à la beauté du monde. Je suis un homme qui s'éteint, seul, et c'est une splendeur que je n'osais plus espérer.

Les Architectes ont déjà commencé à rédiger l'épilogue. Je l'entends presque, le crissement de leurs plumes sur le papier glacé des livres de classe. *« Il fut le pilier de notre ère, l'incarnation de la perfection. »* Quelle blague. J'étais un homme de boue recouvert d'une fine couche de mensonge blanc. Ils ne diront pas que mes mains tremblaient. Ils ne diront pas que j'ai supplié pour une seconde de vérité. Ils garderont

la statue debout, quitte à la coller au socle avec mon propre sang séché.

L'air devient rare. Mes poumons sont pleins de cette poussière de craie que j'ai respirée toute ma vie, celle que je produisais moi-même en me frottant aux murs de ma prison dorée. C'est une ironie sublime : je meurs étouffé par ce que je représentais.

Pourtant, au fond de cette agonie, une ferveur brûle. Une confession qui ne s'adresse à personne, une vérité qui ne sortira pas de cette salle verrouillée. J'ai aimé. J'ai détesté. J'ai eu peur. Ces émotions, si banales, si humaines, sont mes seuls véritables trésors. Elles sont les seules choses que les Architectes ne pourront jamais mettre en vitrine. Ils peuvent posséder ma silhouette, ils peuvent vendre mon nom, ils peuvent polir mon souvenir jusqu'à ce qu'il brille comme un miroir déformant. Mais cette petite étincelle de vie qui s'échappe maintenant, ce souffle court et misérable, il est à moi. C'est ma seule part de sacré.

Je sens le froid gagner mes membres. Ce n'est plus le froid de la scène, celui qui vous pétrifie sous les projecteurs. C'est le froid de la terre, celui qui accueille, celui qui reprend ce qui lui appartient. Je redeviens poussière. Non pas la poussière noble des bibliothèques, mais la poussière du chemin, celle qu'on foule aux pieds sans y penser.

C'est là que se trouve la liberté. Dans cette disparition totale. Dans ce refus final d'être un exemple.

Le rideau est tombé depuis longtemps, mais pour moi, il se lève enfin. Derrière, il n'y a pas de décor, pas de public, pas de applaudissements factices. Il n'y a que le vide, immense, noir, et d'une honnêteté déchirante. Je m'y enfonce avec un soulagement qui ressemble à de l'extase.

Laissez-les garder la statue. Laissez-les vénérer le plâtre et les étoiles de pacotille.

Laissez-les imprimer mon visage sur des pages froides. Moi, j'emporte avec moi le secret de mon effondrement. J'emporte l'odeur de la sueur sous le fard, le goût des larmes qu'on ne voit pas, et le bruit magnifique d'un homme qui se brise pour ne plus jamais avoir à faire semblant de tenir.

Ma main lâche prise. Le dernier grain de poussière se pose.

Le Panthéon restera debout, peuplé de fantômes de pierre qui se ressemblent tous. Mais ici, dans le noir, dans l'indifférence du monde qui continue de tourner, je cesse d'être une idole. Je deviens enfin quelque chose de bien plus grand.

Je deviens rien.

Et dans ce rien, je suis enfin moi.

La lumière quitte mes yeux. Les livres d'histoire se ferment sur un nom qui ne m'appartient déjà plus. Le silence est complet. Le poids a disparu. Je m'envole, débris parmi les débris, poussière parmi les poussières, libre de n'avoir jamais été celui qu'ils ont tant aimé.

La statue est morte. L'homme est délivré.

Chapitre 14

L'éternité sans visage

C'est un étrange soulagement que de sentir le monde se détacher de soi comme une peau morte.

Le silence qui suit le dernier souffle n'est pas un vide, c'est une plénitude. Une densité nouvelle. Pendant des décennies, j'ai porté sur mes épaules le dôme d'un ciel de plomb, lesté par les attentes d'une nation, par les décrets d'un État qui avait besoin d'un héros pour justifier ses propres ombres. Aujourd'hui, la pesanteur a cessé d'exister. Je flotte dans cet entre-deux, ce crépuscule sans fin où les contours de mon corps se dissolvent, où les traits de mon visage, si souvent photographiés, filmés, gravés, s'effacent enfin sous la caresse de l'oubli.

On m'appelle déjà « l'Immortel ». Quel mot cruel. Quelle condamnation.

L'immortalité, telle que l'État la conçoit, n'est qu'une forme raffinée de la taxidermie. Ils vont prendre mon nom, ce nom qui ne me va plus, et le coudre sur des bannières. Ils vont figer mon geste le plus noble — celui que j'ai répété par devoir, et non par élan — pour en faire une boussole morale. Ils vont ériger des statues de bronze ou de marbre, des effigies au regard vide et à la mâchoire serrée, pour que les enfants des écoles croient que j'étais fait d'une matière différente de la leur.

Mais le bronze ne transpire pas. Le marbre n'a jamais peur. Le plâtre ne connaît pas la honte.

En devenant une icône, je consens à ma propre disparition. C'est le marché de dupes que j'ai signé le jour où j'ai accepté de porter leurs étoiles de pacotille. Pour que

l'icône vive, l'homme doit mourir tout entier. Non seulement son corps, mais sa vérité. On va lisser mes rides de doute, effacer mes colères sourdes, gommer les traces de mes faiblesses sous des couches de vernis officiel. Je vais devenir une page de manuel d'histoire, une date, un buste dans un vestibule poussiéreux. Une éternité sans visage.

Quelle ironie superbe : pour rester à jamais dans la mémoire des hommes, je dois cesser d'être un homme.

Je les vois d'ici, les officiels. Je les entends déjà préparer les oraisons funèbres. Ils ajustent leurs cravates noires, ils préparent des adjectifs grandioses : « Inflexible », « Exemple », « Majestueux ». Ils parlent de mon « héritage ». Ils ne parlent pas de l'homme qui, le soir, seul dans l'obscurité de son bureau, sentait le dégoût lui remonter à la gorge à force d'avoir menti pour « le bien commun ». Ils ne diront rien de la sueur froide qui trempait mes draps lorsque je comprenais que je n'étais plus qu'un rouage, une pièce de monnaie usée que l'on s'échange pour acheter la paix sociale.

Ils aiment le symbole, car le symbole ne contredit personne. Le symbole est muet. Il se laisse interpréter, il se laisse manipuler. Mon visage sur les timbres-poste n'est qu'un masque mortuaire apposé sur le vide de leurs propres ambitions.

Pourtant, ici, dans ce rien magnifique où je m'enfonce, je triche une dernière fois. Je leur laisse la carcasse. Je leur laisse le nom, les médailles, le piédestal et la gloire factice. Je leur laisse les discours vides et les fleurs jetées sur un cercueil qui ne contiendra bientôt plus que de la poussière.

Moi, j'emporte le reste.

J'emporte le souvenir de l'odeur de la pluie sur le goudron, un après-midi où j'étais encore anonyme. J'emporte le tressaillement d'une main que j'ai aimée en secret, loin

des regards de la police politique et des objectifs des journalistes. J'emporte la saveur d'un vin bu dans la solitude d'une cuisine de campagne, le seul moment où je n'avais pas besoin d'être « Lui ». J'emporte mes doutes, mes lâchetés, mes petites trahisons quotidiennes, tout ce qui faisait de moi un être de chair et de sang, faillible et vivant.

Ces fragments-là, ils ne les auront jamais. Ils ne pourront pas les mettre au Panthéon. Ce sont les seules choses réelles, et ce sont les seules qui disparaîtront avec moi.

C'est cela, la véritable rédemption. La disparition absolue.

Je sens mon ego s'effiloche. C'est une sensation d'une douceur infinie, comme un vêtement trop lourd et trop empesé que l'on retire après une journée de parade sous un soleil de plomb. Les coutures craquent, le tissu se déchire, et enfin, la peau respire. Je n'ai plus de titre. Je n'ai plus de rang. Je n'ai plus de rôle.

Le poids des étoiles de plâtre s'est évanoui. Elles ont coulé au fond d'un océan d'ombre, et je ne descendrai pas les chercher. Que les vivants se disputent les débris de mon mythe. Qu'ils se battent pour savoir qui fut mon plus fidèle compagnon ou qui comprend le mieux ma « pensée ». Tout cela n'est que du bruit, le bourdonnement d'insectes s'agitant autour d'une lanterne éteinte.

Je suis enfin du côté de l'ombre, là où la lumière ne peut plus me blesser, là où le regard des autres ne peut plus me sculpter.

Le monde continue de tourner, je le sens encore un peu, comme une vibration lointaine. Les rotatives impriment mon visage à des millions d'exemplaires. Les drapeaux sont mis en berne. Un pays entier retient son souffle, ou fait semblant, pour la forme. Ils pleurent une statue. Ils pleurent une idée. Ils ne me pleurent pas, car ils ne m'ont jamais connu. Ils ne m'ont jamais autorisé à exister en dehors du cadre.

Mais moi, je ris. Un rire sans voix, un rire de pur esprit.

Parce qu'au moment où ils croient me posséder pour l'éternité en m'enfermant dans le marbre, je leur échappe définitivement. Je me fonds dans l'anonymat de l'univers. Je deviens une molécule de vent, un atome de nuit, une particule de silence. Je rejoins l'immense armée des oubliés, des sans-noms, de ceux qui n'ont jamais eu à porter le fardeau d'être un exemple.

C'est là que se trouve la seule immortalité qui vaille : non pas dans la mémoire des hommes, qui est un cimetière de malentendus, mais dans le retour à l'élémentaire.

Je n'ai plus de visage. Je n'ai plus de nom.

Je suis la poussière qui danse dans un rayon de soleil au-dessus d'une tombe vide.

Je suis le rien qui contient tout.

La délivrance n'est pas dans la gloire, elle est dans l'effacement. Le masque est tombé, et derrière, il n'y avait pas un autre visage, il y avait l'infini.

L'homme est parti. La statue est seule.

Le silence est complet.

Enfin.

Enfin moi.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Poids des Étoiles de Plâtre"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)